

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES, 1603, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

VIENT DE PARAITRE

VIE DU CARDINAL DECHAMPS

DE LA CONGREGATION DU T. S. REDEMPTEUR

Archevêque de Malines et Primat de Belgique.

PAR

Le Rev. P. SAINTRAIN

Un volume in-8 de 352 pages.....Prix franco 75cts.

Mgr Dechamps a été l'un des hommes les plus remarquables de son temps, sous le triple rapport de la vertu, des talents et de l'influence sur le monde religieux.

Encore simple rédemptoriste, il prononça à la mémoire de Louise-Marie d'Orléans, première reine des Belges, une oraison funèbre qui eut du retentissement dans l'Europe entière, et dont M. Guizot disait : "Après les oraisons funèbres de Bossuet, c'est la plus belle œuvre de ce genre que je connaisse." Il donna vers la même époque une suite de conférences sur la divinité de la religion, qui le firent proclamer par des esprits sérieux, entre autres par M. l'abbé Segondy, actuellement vicaire-général de Montpellier, le premier orateur sacré de l'époque après Lacordaire. Ses œuvres d'apologétique chrétienne ont été traduites en plusieurs langues, et sa méthode adoptée par diverses écoles célèbres de France, d'Allemagne et d'Italie, et hautement approuvée par les Pères du concile œcuménique.

Élevé malgré lui, et en considération de son seul mérite, à l'épiscopat, il arriva par la même voie au siège primate de son pays et à la pourpre romaine, et se montra constamment à la hauteur de ces grandes dignités. A la tête de ses frères les évêques belges, il s'opposa avec une invincible énergie à l'invasion du sanctuaire par le pouvoir civil, et soutint avec éclat et succès la lutte sur le terrain de l'enseignement primaire, que la franc-maçonnerie, en Belgique comme en France, prétendait soustraire à l'influence de l'Eglise. Ses écrits concernant la délicate question des rapports entre l'Eglise et l'Etat, ont cela de remarquable, qu'à la suite de saint Thomas, l'éminent écrivain a su se tenir à une juste distance les extrêmes où beaucoup ont échoué, et mériter, ici encore, les éloges du Saint-Siège.

Nul n'ignore la part importante que Mgr Dechamps a pris au concile du Vatican, non plus que ses controverses avec ses deux amis, Mgr Dupanloup et le Père Gratry, sur la question de l'infaillibilité pontificale. Ce qui est peut-être

moins connu en France, ce sont ses relations avec l'illustre général de Lamoricière exilé pour lors à Bruxelles, qu'il eut le bonheur de ramener à la pratique de la foi, et de préparer ainsi aux nobles exploits qui l'ont plus glorifié qu'aucune de ses précédentes victoires.

Dans un article biographique publié par la *Semaine Religieuse de Montpellier*, M. l'abbé Segondy, qui avait connu intimement l'illustre défunt à Bruxelles, s'exprime ainsi :

"Bientôt, nous en sommes convaincu, quelque plume exercée (et la Belgique est riche en écrivains de valeur), fera le tableau de cette belle et grande existence. Après avoir mis en relief les hautes facultés intellectuelles de l'éminent cardinal, elle dira son activité incessante et sage, ses succès comme orateur chrétien, le nombre et l'importance de ses œuvres littéraires, les encouragements qu'il donne toujours aux études, ses travaux dans la fondation des écoles libres catholiques ;... elle racontera ses luttes énergiques contre la franc-maçonnerie ;... elle fera ressortir sa salutaire influence sur la destinée du pays au point de vue religieux ; elle n'oubliera pas surtout le rôle si considérable qu'il a pris au concile du Vatican ; puis, à côté de ces admirables choses, la même plume peindra le pontife dont la vertu égala le génie et qui fut, selon nous, un vrai saint encore plus qu'un savant docteur. — Une histoire semblable, honneur des jours présents, sera un monument glorieux que les générations à venir se transmettront d'âge en âge avec fierté, respect, amour, et qui leur prêchera sans cesse ces immortels principes de droit, de dignité, de vérité et de dévouement qui font grandes même les nations les plus petites par le nombre de leurs sujets."

Tel a été le programme que s'est efforcé de suivre l'auteur, déjà connu en France par plusieurs ouvrages dont la *Bibliographie Catholique* de Paris a rendu compte dans les termes les plus flatteurs.

VIES DE DEUX RELIGIEUSES RÉDEMPTRISTINES

LA S^R MARIE-ANNE-JOSEPHA

DE LA RÉSURRECTION

(DANS LE MONDE COMTESSE ANTONIA WELSHERSHEIM)

ET

LA S^R MARIA-VICTORIA

DE JÉSUS

FILLE DE LA PRÉCÉDENTE

Par le Père A.-M. HUGUES

DE LA CONGREGATION DU T. S. REDEMPTEUR

ÉDITION REVUE ET MISE DANS UN NOUVEL ORDRE

PAR UN PÈRE DE LA MÊME CONGREGATION

Un beau volume in-12 de 244 pages..... Prix franco 38 cts.

Saint Alphonse de Liguori a fondé deux instituts religieux : l'un pour les hommes, c'est celui des Pères Rédemptoristes ; l'autre pour les personnes du sexe, c'est celui des Rédemptoristines.

Grâce aux leçons et aux exemples du saint Fondateur, chacun de ces instituts, dont l'existence ne remonte qu'à un siècle et demi, a déjà produit nombre de personnages éminents par leurs vertus. Presque tous les premiers compagnons d'Alphonse étaient de dignes émules de sa sainteté ; le vénérable Clément-Marie Hofbauer, le P. Joseph Passerat et beaucoup d'autres qui les ont suivis, ont marché sur leurs traces.

Parmi les âmes d'élite qui se sont sanctifiées dans l'Ordre des Rédemptoristines, il faut assigner une place distinguée à la sœur Marie-Anne-Josepha et à la sœur Maria-Victoria, dont le R. P. Hugues vient de retracer la vie et les vertus.

"Dans la sœur Marie-Anne-Josepha, dit l'auteur, nous admirons la grâce élevant et perfec-

tionnant la nature, saisissant une âme par toutes ses puissances et, parce que cette âme se montre docile à l'action céleste, la transformant de plus en plus, de manière à en faire le modèle des religieuses aussi bien que des mères de famille."

"Dans la sœur Maria-Victoria, nous admirons cette même grâce redressant la nature, empêchant une jeune fille de se perdre, malgré les pièges que lui tend le monde et vers lesquels l'entraînent ses passions, lui faisant bientôt comprendre le néant des biens terrestres, sans en excepter les avantages de la noblesse et de la fortune, et enfin, par le moyen d'un pieux directeur, la conduisant au bienheureux port de l'état religieux, où elle se signale par la fervente la plus édifiante."

Le R. P. Hugues a réuni en un volume in-12 les traits les plus saillants de ces deux belles vies. Son récit est simple, sobre, et attachant. Un parfum de sainteté se dégage de chacune des pages de ce livre. Quiconque le lira en tirera certainement un grand profit pour le bien de son âme.

MOIS DE MARIE

TIRÉ DES PÈRES DE L'ÉGLISE ET DES MYSTIQUES

PAR

M. le Chanoine HUMBERT

DOCTEUR EN THÉOLOGIE

Un beau volume in-12 de 480 pages, texte encadré..... Prix franco \$1.00

L'OFFICE DE LA SEMAINE SAINTE

SELON LE

MISSEL ET LE BREVIARE ROMAINS

Un volume in-18 de 452 pages. Relié.....Prix franco 60cts.

DE FACULTATE DOCENDI

SEU

DE SCHOLIS

INSTITUTIONES JURIDICÆ

SCRIPSIT

ALPHONSUS JANSEN C. SS. R.

Un volume in-8°..... Prix franco 75 cts.

OPHITÆ

DISSERTATIO HISTORICA - THEOLOGICA

DE EORUM ORIGINE, PLACITIS AC FATIS

Auctore FRANCISCO GIRAUD

MAGISTRO IN SACRA THEOLOGIA, LICENTIATO IN LITTERIS ET PHILOSOPHIÆ PROFESSORE

Un volume grd. in-8.....Prix franco \$2.50.

der comme un jeu la conquête du faible royaume de Juda. Or nous savons que l'insignifiante ville de Béthulie fut le tombeau de la gloire d'Holopherne.

En un mot, on eût dit que Dieu, oublié par les nations, les eût à son tour oubliées pour concentrer toutes les ressources de sa sagesse et de sa puissance sur ce petit peuple, qu'il appelait son peuple, son héritage, sa propriété privée, et jusqu'à son fils, parce que son Fils unique en devait naître selon la chair. Tel un roi chassé de ses Etats par des sujets rebelles, prodigue ses soins et ses trésors à une seule ville restée fidèle.

Et en effet, Dieu était le véritable roi des Hébreux; leur gouvernement était, dans toute la rigueur du terme, une théocratie. Il leur avait donné, pendant leur séjour au désert, une législation religieuse, politique, civile, judiciaire, militaire et domestique des plus détaillées: les chefs, quels que fussent leur nom, pontifes, juges, ou rois, n'y pouvaient rien changer; c'est Dieu qui les choisissait et les rejetait à son gré: ils exerçaient le pouvoir en son nom, et n'étaient que ses lieutenants.

III.

Nous disions tout à l'heure que Dieu semblait avoir oublié les Gentils, pour ne s'occuper plus que des Israélites. Mais qui ne voit qu'en comblant ceux-ci des marques miraculeuses de sa protection, il invitait les autres peuples à le reconnaître et à revenir à lui? Quelle excuse de leur persévérance dans l'idolâtrie peuvent apporter les Egyptiens, témoins et victimes des merveilles opérées par le moyen de Moïse: et les Iduméens et les Ammonites et les Moabites, et les Philistins et les Phéniciens de Tyr et de Sidon, et par conséquent ceux de Carthage, et toutes ces nations sous les yeux desquelles s'effectua la conquête toute miraculeuse de la Palestine par les Hébreux? Ces faits avaient eu un retentissement immense chez tous les Orientaux, et n'avaient pu sitôt sortir de leur mémoire. Aussi, à l'occasion des calamités dont l'arche d'alliance enlevée par eux accablait les Philistins, leurs sages leur disaient: "Renvoyez l'arche du Dieu d'Israël, de peur qu'elle ne nous extermine, nous et tout notre peuple... Pourquoi endurez-vous vos cœurs comme ont fait les Egyptiens et leur roi? ne savez-vous pas par quels fleaux ils furent forcés à la fin de rendre la liberté aux Hébreux?" Ainsi s'accomplissait ce que Dieu avait dit à Pharaon par la bouche de Moïse: "J'ai résolu de faire éclater sur toi ma puissance, afin que mon nom soit connu de toute la terre." Achior, ce chef des Moabites dont nous avons cité les paroles à Holopherne, racontait en substance au même général toute l'histoire des Juifs à partir de la vocation d'Abraham et les miracles opérés en leur faveur par le Dieu du ciel. Une inscription retrouvée à Tenguis, en Mauritanie, et dont parle l'historien Procope, témoignait assez que les Chananéens expulsés de Palestine et venus se fixer sur les côtes d'Afrique, se souvenaient toujours des coups que leur avait portés Josué fils de Navé, ou plutôt le Dieu d'Israël. Ninive, convertie à la prédication de Jonas, et retombée bientôt après dans ses erreurs et sa corruption, ne fut-elle pas une seconde fois avertie par la miraculeuse destruction de l'armée que son roi Sennachérib avait conduite contre Jérusalem? Et Babylone, n'a-t-elle pas vu les trois jeunes Hébreux sortir sains et saufs de la fournaise où ils avaient été jetés pour avoir refusé d'adorer la statue de Bel? n'a-t-elle pas entendu son Nabuchodonosor raconter, dans un édit à toutes les provinces de cet immense empire, le châtement mémorable infligé à son orgueil par le Dieu du ciel qu'il appelle le seul Dieu véritable? n'a-t-elle pas vu ses dieux convaincus de fausseté et ses prêtres de fourberie par Daniel? n'a-t-elle pas vu ce saint prophète deux fois jeté aux lions et deux fois délivré de leurs dents meurtrières par la main de son Dieu? Et les Perses et les Médés n'ont-ils pas reconnu par la bouche de Cyrus que le Dieu d'Israël leur avait donné l'empire de l'Asie? Et les Grecs enfin n'ont-ils pas vu leur Alexandre s'arrêter respectueux devant Jérusalem, quand le grand-prêtre Jaddus lui eut fait lire dans le livre de Daniel l'histoire prophétique de ses conquêtes? N'ont-ils pas entendu Hérodote, à son retour de Jérusalem où le roi Séleucus l'avait envoyé déponiller ce temple, ne l'ont-ils pas entendu dire à ce prince: "S'il est dans vos Etats quelque ennemi de votre personne, quelque conspirateur, envoyez-le dans ce temple, afin qu'il en revienne châtié comme je l'ai été, si toutefois il en revient. Car celui qui habite dans le ciel est le protecteur de ce lieu; il frappe et exterme ceux qui s'y rendent dans de mauvais desseins."

On le voit donc, dans les vues de la Providence, le peuple juif n'était pas seulement destiné à donner le Messie au monde, mais encore à préparer les Gentils à sa venue, en conservant, en révélant sans cesse parmi eux la connaissance du vrai Dieu. Dieu l'avait placé au centre du monde civilisé et à proximité des grandes voies de communication qui reliaient entre eux les peuples anciens; il le mit en relation avec les plus policés et les plus influents: Egyptiens, Phéniciens, Assyriens, Chaldéens, Perses, et Médés, Grecs et Romains; enfin, à l'occasion de ses fuites, il l'arracha à son pays et le mêla, comme un levain de salut, aux habitants des grands empires asiatiques. Tel est l'enseignement des saints livres. Tobie a dit dans son admirable cantique: "Le Seigneur vous a dispersés parmi les nations qui ne le connaissent point, afin que vous leur racontiez ses merveilles, et qu'elles apprennent de vous qu'il n'y a pas d'autre Dieu tout-puissant si ce n'est lui." Et depuis cette époque, et surtout depuis les conquêtes d'Alexandre, les Juifs se rencontraient partout et occupaient souvent des postes importants dans les cours, dans les armées, dans les écoles publiques. Or, leur présence était une grâce précieuse pour ceux au milieu desquels ils vivaient: leur histoire miraculeuse, leurs livres sacrés, qui commençaient à se répandre, leurs

mœurs, leurs rites tout différents de ceux du reste des hommes, et, du moins à partir et la captivité, leur horreur pour les idoles et pour les superstitions et les infâmes mystères des païens, tout, chez les Juifs, prêchait l'unité et la sainteté de Dieu, l'immortalité des âmes, la chute originelle, la nécessité d'une réparation de l'attente du Rédempteur.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Le Rédempteur désiré par les patriarches et les saints de l'Ancien Testament, et attendu par tout le peuple.

I.

Dans les régions boréales, après une nuit prolongée durant des mois, le soleil effleure longtemps l'horizon sans se montrer encore, mais en envoyant aux habitants une lumière diffuse qui suffit à leurs rustiques travaux. Ainsi, tandis que les Gentils s'enfonçaient dans des ténèbres chaque jour plus épaisses, le soleil de justice faisait pressentir son lever aux Hébreux par une aube de plus en plus lumineuse. Dans des visions et des révélations secrètes, l'Esprit-Saint faisait entrevoir aux Saints de l'ancien testament cet objet si désirable, afin de les consoler au sein des tribulations par où il les faisait passer. "Abraham votre père, dira un jour Jésus, a soupiré après le jour de ma naissance: il l'a vu et s'est réjoui." Il en fut de même de tous les saints patriarches et prophètes, et de tout ce qu'il y eut d'âmes élevées chez les Hébreux. Aussi, le présent n'était rien pour ces grands hommes: et du passé, ils ne se rappelaient que les promesses dont ils regardaient et saluaient l'accomplissement dans le lointain de l'avenir.

Et c'est là un caractère singulier et propre à la nation sainte. Toute famille nobiliaire vit de souvenirs et s'appuie avec orgueil la longue suite d'ancêtres qui lui ont transmis le sang de son premier auteur: les patriarches, au contraire, vivaient d'espérances; la racine de leur arbre généalogique était dans l'avenir: c'était le Christ, cette divine Racine de Jessé, dont l'attente les anoblissait par anticipation, et dont leurs vœux impatientes hâtaient la naissance: trop longtemps différée. Le Christ était au fond de toutes leurs pensées; c'était en vue de lui qu'ils bénissaient leurs enfants, avant de poser leur tête blanchie sur l'oreiller de la mort; ils leur transmettaient la bénédiction qu'Abraham le premier avait reçue de Dieu, c'est-à-dire la promesse du Rédempteur; et en parlant de lui, ils se ranimaient un instant, comme le flambeau près de s'éteindre; et leurs desirs, plus ardents alors que jamais, s'exhalèrent en poétiques transports:

"Juda, s'écriait Jacob mourant, Juda, tes frères te loueront, ta main s'appesantira sur la tête de tes ennemis; tu seras adoré par les fils de ton père..."

"Le sceptre ne sortira point de Juda, toujours des chefs naitront de sa race, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente des nations."

"Il attachera son ânon à la vigne, à mon fils, et son ânesse au cep fécond. Il lavera sa robe dans le vin et son manteau dans le sang du raisin."

"Ses yeux sont plus beaux que le vin, et ses dents sont plus blanches que le lait..."

"Seigneur, je vais attendre le Sauveur que tu nous as promis!"

Et s'adressant à Joseph son fils bien-aimé: "...Les bénédiction de ton père sont plus abondantes que celles de ses pères; qu'elles descendent sur la tête de Joseph, de celui qui est saint entre ses frères; qu'elles y reposent jusqu'à ce que vienne le Désiré des collines éternelles!"

Le Christ était l'objet des méditations de Moïse, au sein des délices de la cour d'Egypte; c'est afin d'avoir part aux opprobres du Christ, dit saint Paul, qu'il refusa l'héritage de l'opulente fille de Pharaon, laquelle l'avait retiré du Nil et adopté. Et quand Dieu le chargea d'aller délivrer son peuple: "Et! Seigneur, s'écriait-il, que n'envoyez-vous plutôt Celui que vous devez envoyer?"

Le Christ, était la consolation de Job au plus fort de ses douleurs: "Je sais que mon Rédempteur vit; au dernier jour je sortirai de la poussière, et je verrai dans ma chair mon Dieu qui sera mon Sauveur."

II.

Tous les prophètes, dit saint Pierre, ont cherché avec ardeur à connaître en quel temps devait s'accomplir ce que l'Esprit du Christ leur révélait des souffrances et des gloires de Jésus-Christ. C'était en particulier la grande préoccupation de Daniel, et c'est ce qui lui fit donner par l'ange le nom d'homme de desirs, et lui mérita la faveur de connaître l'année de la naissance et celle de la mort du Messie.

Isaïe passe sans cesse des reproches et des menaces qu'il adresse aux Juifs et aux nations à la douce contemplation du Sauveur attendu; ses pages sont tout émaillées des soupirs enflammés, et, pour ainsi dire, des baisers qu'il lui envoie:

"Quand donc, Seigneur, enverras-tu à la fille de Sion l'Agneau dominateur de la terre?"

"Seigneur! nous t'avons attendu en marchant dans la voie de tes préceptes; ton nom et ton souvenir sont le délice de nos âmes. Mon âme t'a désiré dans la nuit; et dès l'aurore mon esprit et mon cœur s'éveillent pour penser à toi!"

"A cause de Sion, je ne me tirai point jusqu'à ce qu'apparaisse son Juste, comme une aube resplendissante, et que son Sauveur brille à nos yeux comme un flambeau allumé."

"Cieux, répandez d'en haut votre rosée; que des nuées descende le Juste comme une pluie féconde; que la terre ouvre son sein et enfante le Sauveur."

"Fortifiez les mains défaillantes et soutenez les genoux chancelants; dites aux timides: Courage! voilà que Dieu même viendra et vous sauvera!"

"Ah! puisses-tu rompre les cieux et descendre: à ton approche, les montagnes se fondraient et s'écouleraient comme l'eau; les eaux s'enflammaient."

"Quel est celui qui vient d'Edom...celui qui est si beau dans sa robe, et qui marche dans l'immensité de sa force?—Je suis celui qui prêche la justice et qui combat pour sauver."

"Une voix crie au désert: Préparez le chemin du Seigneur, redressez ses sentiers dans la solitude."

"Lève-toi, tout éclatante de lumière, ô Jérusalem! car ta lumière est enfin venue...Sur toi se lèvera le Seigneur et sa gloire sera vue en toi!"

III.

Au reste, ce n'étaient pas seulement les prophètes et quelques âmes d'élite, qui soupiraient ainsi après la venue du Messie: ces desirs étaient comme l'esprit de la nation entière, et, pour cette raison sans doute, Isaïe appelle la nation qui attend. "Nos douze tribus, disait saint Paul au roi Agrippa, ne font autre chose le jour et la nuit, que d'honorer Dieu et de le prier, dans l'espérance de voir enfin l'accomplissement de ses promesses."

Ces desirs étaient entretenus et réveillés chez les Juifs par les figures dont était remplie leur histoire nationale; par les emblèmes dont leur culte était tout composé, et par des prophéties si claires, si détaillées, qu'on les croirait écrites après l'événement.

Pour ce qui est des figures et des emblèmes, l'Apôtre nous enseigne que tout ce qui arrivait au peuple ancien, était figure de l'avenir; que la loi ancienne était l'image ou plutôt l'ombre de biens futurs; que le culte était allégorique, et annonçait les mystères de la vie et de la mort du Christ; et que la loi entière de Moïse avait pour but de conduire les enfants d'Israël à l'école du Christ. *Lex paedagogus noster fuit in Christo.*

"Toutes ces choses, ajoute saint Paul, ont été consignées dans les saints livres pour notre instruction." Nous y consacrerons donc quelques pages; et en le faisant, nous ne sortirons pas de notre but, qui est de faire connaître Jésus-Christ tout entier. Car si le Christ était hier, aussi bien qu'il est aujourd'hui et sera demain; s'il embrasse la durée entière des siècles dans sa puissante action; s'il est à la base, au milieu et au sommet des choses humaines comme des choses divines, il est nécessaire de savoir avant tout, quelle influence il a exercée sur le passé. Aussi bien, rien de plus propre que cette étude à réveiller notre foi et notre dévotion au Rédempteur que, plus heureux que les patriarches et les prophètes, nous avons le bonheur de posséder!

CHAPITRE CINQUIÈME.

Le Rédempteur préfiguré de trois manières dans l'Ancien Testament.—Faits mystérieux.—Objets du culte et cérémonies.—Saints personnages.

Les figures de l'ancien Testament se partagent naturellement en trois groupes. Dans le premier, se rangent les incidents les plus remarquables de l'histoire des Hébreux depuis leur captivité en Egypte jusqu'à leur entrée en Palestine; dans le second, les objets servant au culte et les cérémonies sacrées; le troisième est composé de saints personnages en qui Dieu s'est plu à imprimer la ressemblance de son Christ, et qui, par leurs épreuves et leurs services, ont représenté et annoncé les abaissments, les douleurs et les bienfaits du Rédempteur.

I.

Et d'abord, l'état malheureux du peuple de Dieu en Egypte, est l'image saisissante du sort déplorable de l'humanité asservie par le péché au prince des ténèbres, figuré par la tyrannie, la cruauté et l'inconcevable obstination de Pharaon. Les corvées que ce roi impose aux Juifs, les divers moyens auxquels il a recours pour les affaiblir, l'ordre donné par lui aux sages-femmes de faire périr les jeunes Hébreux dès leur naissance, puis à tous ses sujets, de les jeter dans le Nil, tout cela nous fait penser aux ruses et aux violences employées par Satan pour affliger les infortunés enfants d'Eve et pour les perdre; tout cela nous parle du besoin que nous avons d'un Sauveur.

Touché des maux de son peuple, Dieu descend du ciel pour le délivrer et se montre à Moïse dans un buisson qui brûle sans se consumer. C'est, selon l'interprétation de la sainte Eglise, l'incarnation du Verbe dans le sein de la Vierge.

L'ange exterminateur menace de mort tous les premiers-nés d'Egypte; ceux des Hébreux sont rachetés par le sang d'un agneau sans tache. C'est notre rachat par l'effusion du sang de Jésus, que l'Ecriture appelle l'Agneau de Dieu, et l'Agneau immaculé. Cet agneau, on le mange avec du pain azyme: "Notre victime pascalle est immolée, s'écrie l'Apôtre des Gentils, c'est le Christ; prenons part au banquet sacré, et n'y mangeons d'autre pain que les azymes de la pureté et de la vérité."

Précédé et guidé par une colonne de nuée, le peuple s'achemine vers la terre promise en traversant la mer Rouge. C'est, selon saint Paul, la figure du baptême, qui nous ouvre la voie du ciel. La mer représente la piscine sacrée où s'en-sevelit le vieil homme; sa couleur rouge fait penser au sang de Jésus-Christ, qui purifie l'âme, pendant que l'eau sacramentelle lave le corps: la colonne, lumineuse d'un côté, obscure de l'autre, c'est la foi, première disposition essentielle pour recevoir le sacrement de la régénération. "Mes frères, dit l'Apôtre, je ne veux pas vous laisser ignorer que nos pères ont été baptisés par Moïse dans la mer et la nuée."

Le séjour des Hébreux et leurs voyages au

désert durant quarante années, c'est la vie présente. La nuée leur donne le signal de la marche et du repos: si nous voulons arriver à la vraie terre promise, nous devons nous laisser guider par les enseignements et les exemples de Jésus-Christ, qui a dit: "Je suis la lumière du monde: celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres; et encore: "Je suis la voie, la vérité et la vie: nul ne vient au Père si ce n'est par moi."

Pour nourrir son peuple, Dieu fait pleuvoir du ciel un pain plus blanc que la neige, et d'un goût délicieux: pour l'abreuver, il fait jaillir une eau vive d'un roc aride. C'est la nourriture et le breuvage eucharistiques. "Tous nos pères, dit saint Paul, ont mangé un même pain spirituel et ont bu un même breuvage spirituel: car ils buvaient des eaux du rocher spirituel qui les accompagnait; et ce rocher était le Christ."

Fatigués de leurs longues pérégrinations, les Hébreux murmurent, et Dieu leur envoie des serpents qui en tuent un grand nombre: mais, desarme par la prière de Moïse, il ordonne à son serviteur d'élever sur un poteau la figure d'un serpent d'airain, et tous ceux qui le regardent sont guéris des morsures des serpents de feu. Quel est ce mystère? Jésus-Christ va nous l'expliquer: "De même que Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent point, mais qu'ils aient la vie éternelle."

II.

Le tabernacle construit dans le désert par Moïse, était plein de mystères qui tous avaient rapport au Christ. Nous ne dirons que peu de mots de cet inépuisable sujet. Le tabernacle était divisé en deux parties séparées par un voile. La première s'appelait le lieu saint, et la seconde le saint des saints, ou le lieu très saint. Dans celle-ci était l'arche d'alliance, contenant les tables de la loi, le sceptre sacerdotal d'Aaron qui avait fleuri, et un vase plein de manne. Le grand-prêtre seul pouvait y pénétrer, et cela seulement une fois l'an, après avoir offert un sacrifice pour l'expiation des péchés, et en portant dans ses mains le sang de la victime. Ce lieu terrible figurait le ciel fermé par nos péchés, et qui ne pouvait être ouvert que par le sacrifice de Jésus-Christ. Aussi le voile du Saint des saints se déchira-t-il au moment où Jésus expira. "Le Christ, dit saint Paul, est entre une fois pour toutes, dans le sanctuaire du ciel, en vertu de son sang et à travers le voile déchiré de sa chair." Les tables de la loi, la baguette d'Aaron et la manne représentaient également Jésus-Christ, législateur, pontife et nourriture des fidèles.

Tous les sacrifices de la loi ancienne annonçaient le sacrifice de la loi nouvelle, offert une fois sur la Calvaire, et chaque jour renouvelé sur nos autels. Mais un des emblèmes les plus touchants du Christ victime, c'est l'oblation du bouc émissaire. Chaque année, à la fête des Expiations, le grand-prêtre, posant ses mains sur la tête d'un chevreau, le chargeait, avec des imprecations, de tous les péchés du peuple; puis on le chassait dans les lieux déserts, pour y être dévoré par les bêtes féroces. "Dieu, dit Isaïe, a chargé le Christ des iniquités de nous tous." Et saint Paul: "Le Christ nous a délivrés de la malédiction de la loi, en devenant lui-même la malédiction, car il est écrit: *Maudit est celui qui est pendu au bois.*"

En résumé, tout dans la loi de Moïse, ceremonies, préceptes, liturgie, objets consacrés au culte, vêtements sacerdotaux, tout a le Christ pour fin et pour raison d'être. Telle est la doctrine de l'Aptôte des nations.

III.

La plupart des saints illustres de l'ancien testament ont eu des traits frappants de ressemblance avec le Christ dont ils étaient les précurseurs; presque tous ont, comme lui, souffert pour la justice: "Lequel des prophètes, disait saint Etienne aux Juifs, lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas persécuté? Ils ont tué ceux qui annonçaient l'avenue du Juste, que vous venez de livrer et de faire mourir."

Noé, prédicateur de la justice, construit l'arche pour y sauver le genre humain et les animaux destinés à échapper au déluge, comme Jésus fonde la sainte Eglise hors de laquelle il n'est point de salut.

Melchisédech, ce roi de justice et de paix, fut en toutes choses semblable au Fils de Dieu, dit saint Paul. Il le préfigura par le mystère qui environne sa naissance et sa mort, par la majesté extraordinaire de son sacerdoce qui le met au-dessus d'Aaron, au-dessus même du grand Abraham, et par le sacrifice de pain et de vin, qu'il offrit au Dieu Très Haut. C'est pourquoi nous lisons: "Le Seigneur l'a juré... tu es Prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédech;" et Jésus lui-même s'est fait l'application de ce psaume.

Isaac, né miraculeusement, et fils de la promesse plutôt que de la nature, porta comme Jésus, sur ses propres épaules, le bois sur lequel il devait être immolé par son père.

Joseph, le fils bien-aimé de Jacob, fut, comme Jésus, en butte aux mépris et à la haine de ses frères; comme Jésus il fut vendu par eux et livré à des étrangers; condamné, comme Jésus, par ses injustes maîtres, il fut, comme Jésus, mis entre deux scélérats, et comme lui, il prédit à l'un d'eux son salut: comme Jésus, il arriva par l'ignominie à la gloire et alla s'asseoir à la droite du roi; enfin il fut proclamé Sauveur du monde par les Egyptiens, comme Jésus le fut par les Samaritains; et devint en effet le sauveur et le nourricier de toute l'Egypte et des pays d'alentour, et en particulier de ses méchants frères.

Le jeune père de Béthléem, David, tendre et délicat comme le ver qui se loge sous l'écorce du bois mort, s'expose comme le Bon Pasteur à la dent meurtrière des lions et des ours pour leur arracher ses brebis; dédaigné par les siens, il est oint et sacré roi, de préférence à tous ses frères;

armé de sa houlette, comme Jésus de sa croix, il marche à la rencontre du chef monstrueux des ennemis du peuple fidèle, et l'abat. Trahi comme Jésus, par un faux ami, et rejeté par ses sujets, il se rend en pleurant au mont des Oliviers ; et en se plaignant à Dieu des tribulations dont sa vie est pleine, il fait d'avance, dans ses psaumes, l'histoire du Christ qui doit naître de son sang. "Ce que David chante sur son psaltérion, dit saint Jérôme, c'est le Christ."

CHAPITRE SIXIÈME.

Un mot sur les prophéties en général. — Les prophètes ont fait d'avance l'histoire détaillée du Rédempteur, c'est-à-dire de sa vie, de sa mort, et de leurs fruits.

I

Les prophéties forment l'une des preuves les plus éclatantes de la vérité de notre sainte Religion et de la divinité de son auteur. Car celui qui est éternel connaît seul l'avenir ; seul il sait, de toute éternité, non seulement ce qu'il a décrété de faire, mais encore ce que les hommes feront de bien et de mal, dans la plénitude de leur liberté. Dieu se glorifie, par la bouche d'Isaïe, de cette splendide et incompréhensible prérogative de sa divinité :

"Je suis le premier et le dernier, et en dehors de moi il n'est point de Dieu.

"Qui est semblable à moi ? qu'il rappelle et explique par ordre tout ce que j'ai fait dans le passé pour l'établissement de mon peuple ; et qu'il prédise et annonce d'avance ce qui doit arriver dans l'avenir."

"Faites-nous connaître les choses cachées dans l'avenir, dit-il ironiquement aux dieux des païens, et à ce signe nous saurons que vous êtes des dieux."

Les mêmes décrets sont répétés sous diverses formes dans six ou sept chapitres consécutifs du même prophète. Ils n'ont jamais été relevés, ils ne le seront jamais.

Or, entre toutes les prophéties que Dieu a prodiguées dans les Livres saints en vue de fortifier notre foi, les plus nombreuses comme les plus étonnamment belles, sont celles qui concernent la personne adorable et l'œuvre de Jésus-Christ. Toutes les autres, au reste, se rapportent plus ou moins directement à ce grand objet, principe et fin de toutes les œuvres divines.

Lorsque le Sauveur vivait encore avec ses disciples, il leur disait : "Il faut que s'accomplissent toutes les choses qui ont été écrites à mon sujet dans les livres de Moïse, dans les prophètes et dans les psaumes." Sur le point d'expirer, il repassa dans sa pensée toutes ces prophéties, et voyant, dit saint Jean, que toutes celles qui regardaient sa vie mortelle, étaient accomplies, — à l'exception de celle qui disait : "Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre," — il dit : "J'ai soif !" A l'instant un soldat lui présenta au bout d'un bâton une éponge imbibée de vinaigre ; et l'ayant bu, Jésus dit : "Tout est accompli ;" et inclinant la tête, il rendit l'esprit. Et après sa résurrection, apparaissant, sur le chemin d'Emmaüs, à deux de ses disciples dont la foi était hésitante, il leur remit sous les yeux toute la série des choses prédites touchant sa vie et sa mort par tous les prophètes à partir de Moïse, et il leur ouvrit l'intelligence afin qu'ils comprissent les Écritures. Cette connaissance dissipa tous les doutes dont leur esprit était assésé ; elle doit pareillement servir à vivifier notre foi.

II

Il n'est pas difficile, en effet, de recomposer à l'aide des Livres sacrés de l'Ancien Testament, une histoire fort détaillée de la vie, des travaux, des souffrances et des gloires de Jésus-Christ.

Les prophètes ont soigneusement distingué sa double génération, l'une éternelle et divine, l'autre temporelle et humaine, l'appelant tantôt Emmanuel, Créateur de la terre et du ciel, Fils de Dieu, engendré de Dieu avant l'aurore, enfin Seigneur et Dieu ; et tantôt Rejeton de Jessé, Fils de l'homme, Serviteur de Dieu et Fils de sa servante, Pontife selon l'ordre de Melchisédech, Homme de la douleur... Ils ont marqué clairement sa descendance de David selon la chair, la perpétuelle virginité de sa Mère, ainsi que l'époque et l'année précise de sa naissance et de sa mort. Ils ont prédit l'immortel éclat que cette naissance jetterait sur l'insignifiante ville de Bethléem-Ephrata. Ils l'ont vu adoré dans son berceau par des princes venus de l'Orient, puis faisant sa première entrée dans le temple de Jérusalem, lequel, dès lors, l'emporterait en gloire sur le temple bâti par Salomon et détruit par Nabuchodonosor. Ils ont ouï sur les montagnes les pleurs de Rachel, inconsolable de la perte de ses fils égorgés en haine de lui.

Ils l'ont montré revenant d'Égypte ; passant sa jeunesse dans la pauvreté et les travaux ; précédé, dans ses courses évangéliques, par un ange terrestre ; autorisé par le glorieux témoignage du Père céleste qui le proclame son Fils, et de l'Esprit-Saint qui descend sur lui ; puis ripandant des flots de lumière au sein des ténèbres où sont assises les populations de la Galilée.

Ils ont caractérisé sa science toute divine dans sa profondeur, sa sublimité, mais s'énonçant dans le langage simple et familier de la parole.

Ils l'ont dépeint plein d'une tendresse de prédilection envers les pauvres, de mansuétude et de patience avec ses contradicteurs, de miséricorde et d'indulgence à l'égard des faibles et des pécheurs, et manifestant sa divine puissance par des miracles ayant principalement pour objet le soulagement des misères humaines.

Ils ont décrit l'humble appareil de son entrée solennelle dans sa ville de Jérusalem, sans oublier l'Anon qui, en cette occasion, lui servira de monture. Ils ont dit le zèle dévorant dont il fera preuve envers la maison de son Père en en chassant les vendeurs.

Ils ont prédit le prodigieux aveuglement des

princes juifs en face de ses enseignements et de ses miracles ; la haine, tantôt déguisée, tantôt ouverte, qu'ils opposeront à ses bienfaits, à ses marques d'amour ; leurs calomnies, les pièges qu'ils lui tendront, leurs complots contre sa vie, le concubule où sa mort sera définitivement résolue, leur accord impie avec les puissances païennes contre sa personne et contre le Seigneur son Père.

III

Touchant la passion du Rédempteur, les prophètes sont entrés dans des détails si précis, qu'on pourrait les croire écrits après l'événement.

Ils l'ont vu vendu à vil prix et trahi par un de ses plus intimes amis ; ils ont compté les pièces de monnaie payées à l'affreux marchand, et prévu l'emploi qui devait être fait ensuite de ce prix du sang d'un Dieu à l'achat du champ d'un potier. Ils ont décrit en termes effroyables la réprobation finale et la malheureuse fin du traître, et prédit son remplacement dans l'apostolat par saint Mathias.

Ils ne sont pas moins explicites que les Évangélistes dans la peinture qu'ils font des terreurs, des épouvantes, des angoisses, des défaillances qui, à Gethsémani, devaient assaillir l'âme et le cœur sacré de l'Homme-Dieu, chargé de tous les péchés du monde, délaissé par son père qui ferme l'oreille à ses cris suppliants, abandonné par les siens qui, le voyant pris par ses ennemis, se disperseront comme de faibles brebis quand leur pasteur est frappé ; oublié comme un mort par tous ceux qu'il a aimés, soulagés, comblés de bienfaits.

Ils ont assisté en esprit à son jugement et l'ont vu, comme un doux agneau destiné au sacrifice, n'opposant que patience et silence aux procédés iniques, aux interrogations captieuses de ses juges, aux accusations mensongères des témoins ; ne détournant point son visage de ceux qui le souilleraient et le couvriraient de crachats ; puis déchiré, broyé de coups, devenu pareil à un lépreux, et comme la personnification de la douleur et de l'infirmité, rassasié d'opprobres, méconnaissable, n'ayant plus rien d'un homme, objet d'horreur et de dégoût, rebut de son peuple.

Ils l'ont suivi d'avance au Calvaire et nous ont décrit, mille ans d'avance, tous les détails de l'effrayante scène qui devait s'y dérouler. Le Christ, annonçant-ils, sera dépouillé de ses vêtements par des bourreaux qui les déchireront pour s'en partager les lambeaux, et de sa tunique qu'ils tireront au sort ; il trempera ses lèvres divines à l'affreuse coupe pleine d'un vin mêlé de fiel, qu'ils lui présenteront pour le soutenir dans sa défaillance ; puis ils lui perceront les mains et les pieds et le suspendront, tout disloqué, sur le gibet. Deux scélérats seront pendus à ses côtés. Ils ont entendu et nous ont transmis sa dernière prière : "Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?" ainsi que les sarcasmes et les blasphèmes de ses ennemis qui l'entoureront comme des chiens furieux et des taureaux, qui triompheront de sa mort, branlant la tête et disant : "Il a espéré dans le Seigneur : qu'il le délivre donc, qu'il le sauve s'il l'aime.... Il se dit le Fils de Dieu ; il se vante d'avoir Dieu pour père ; voyons ce qui va lui arriver.... car s'il est le vrai Fils de Dieu, Dieu prendra sa défense et le délivrera des mains de ses ennemis. Ils ont vu le doux supplicié tourmenté par une soif brûlante et abreuvé de vinaigre. Ils n'ont pas ignoré que, ce jour-là, le soleil s'obscurcirait en plein midi et reparaitrait vers le soir. Ils ont prédit que, par exception, l'Agneau divin n'aurait pas les os brisés, mais qu'il serait en revanche percé d'une lance, et qu'il descendrait dans le lieu où les âmes justes étaient retenues captives, et les en tirerait par la vertu de son sang.

IV

Après les humiliations du Christ, les prophètes, dit saint Pierre, ont aussi chanté ses gloires. "Dieu, ont-ils dit, ne laissera pas son âme dans les lieux souterrains, il ne permettra pas que le Saint par excellence soit sujet à la corruption ; il lui fera connaître les voies de la vie." Le Christ montera au ciel, et le Très Haut le fera asseoir à sa droite en attendant que ses ennemis lui servent de marchepied. Toutes choses lui seront soumises. Son sépulcre sera glorieux. Son trône subsistera autant que le soleil et la lune ; il sera servi par toutes les nations de la terre ; son nom sera béni dans tous les siècles ; toutes les nations le glorifieront, et la terre entière sera pleine de sa majesté.

Les prophètes ont célébré en cent endroits de leurs écrits et dans les termes les plus magnifiques, les admirables fruits de la mort de Jésus-Christ : la descente du Saint-Esprit sur toute chair ; les dons de prophétie et de langues communiqués aux fidèles de tout sexe et de tout âge ; leur élévation à la dignité d'enfants adoptifs du Dieu Très Haut ; l'Évangile prêché par des hommes pauvres et sans lettres et annoncé à toute la terre ; le mépris où tombent les religions païennes et la chute universelle des idoles ; les nations se ressouvenant du Seigneur, revenant à lui, et prenant la place du peuple juif qui a renié et tué son Messie ; l'Église des Gentils succédant dans l'amour de Dieu à la Synagogue répudiée ; une sainteté véritable, intérieure, remplaçant les observances charnelles de la loi mosaïque et une nouvelle et éternelle alliance substituée à l'ancienne et scellée du sang du Christ ; la beauté de l'Église, son admirable fécondité, ses sacrements, qui surpasseront tout ce que l'homme a jamais vu, entendu ou imaginé, ces sources sacrées où les fidèles iront avec joie puiser les eaux salutaires sorties des sources ou des plaies du Sauveur, et en particulier le Baptême et une autre fontaine toujours ouverte, celle de la Pénitence, pour la rémission des péchés ; puis l'Eucharistie, qui ne sera pas seulement mangée, mais encore adorée par les mortels, et communiquera à leurs âmes une vie éternelle ; le culte intellectuel dont la mort du Rédempteur sera l'objet ; un

nouveau sacerdoce recruté, non plus dans la famille d'Aaron, mais chez les Gentils ; un nouveau sacrifice remplaçant tous les anciens, sacrifice toujours pur, toujours agréable à Dieu, et qui s'offrirait, non plus à Jérusalem seulement, mais dans tous les lieux que visite le soleil.

Enfin les chants de l'avenir ont prédit les persécutions auxquelles l'Église sera en butte de la part des rois, des nations et de la Synagogue ; l'endurcissement de la plus grande partie des Juifs ; leur réprobation pour avoir renié et tué le Christ ; la cessation de leurs sacrifices ; l'irréparable destruction de leur temple et de la ville sainte par les Romains ; leur dispersion dans tout l'univers, leur indestructibilité ; l'étrange aveuglement qui les empêche de comprendre les prophéties dont ils sont les dépositaires si soigneux ; qu'ils en ont compté toutes les lettres ; leur jalousie, leur haine contre les chrétiens ; le triomphe de l'Église sur tous ses ennemis, l'empire donné aux Saints, c'est-à-dire aux fidèles de Jésus-Christ dans la personne de Constantin et de ses successeurs.

Voilà en abrégé comment, selon la lumineuse parole de saint Paul, "le Christ était hier." Il s'est préexisté à lui-même dans l'histoire toute miraculeuse du peuple dont il devait naître, dans les figures de la loi, dans des personnages portant sa ressemblance et dans des prophéties plus claires que le soleil. C'est ainsi que, remplissant de son nom et de sa gloire tous les siècles antérieurs à sa venue, il a prêché à son peuple, et par son peuple à tout le monde ancien la foi et la piété nécessaires au salut.

Une dernière réflexion, pour terminer et conclure tout ce premier livre. Si les sages du paganisme sont inexcusables de n'avoir pas reconnu Dieu dans les œuvres de ses mains, ou, l'ayant reconnu, de ne l'avoir pas adoré et glorifié, combien moins excusables sont les Juifs de n'avoir pas reçu Jésus-Christ, si conforme de tout point au signalément que leurs Livres sacrés leur traçaient du Messie promis à leurs pères ? Mais quelle sera l'excuse de ces hommes baptisés qui, après l'avoir adoré et servi dans leur enfance, retombent ensuite dans l'infidélité en dépit de tant de lumières, et ne veulent plus voir en lui qu'un homme supérieur ?

INSTRUCTIONS DOGMATIQUES ET MORALES

Destinées à être lues au peuple les dimanches et les fêtes

PAR

M. AUGUSTE ONCLAIR, prêtre

1 volume in-8..... Prix franco \$1.50

DE LA

Souveraine et infaillible autorité

DU PAPE DANS L'ÉGLISE

ET DANS LES RAPPORTS AVEC L'ÉTAT

PAR LE

R. P. BOTTALIA, S. J.

2 volumes in-8..... Prix franco 2.50.

ŒUVRES

De M. l'Abbé Martinet

DOCTEUR EN THÉOLOGIE

10 forts volumes in-8..... Prix franco \$15.00.

RAISON ET RÉVÉLATION

PAR

M. l'Abbé RARA

1 volume in-8..... Prix franco 1.00

"Le Messenger des Fidèles"

PETITE REVUE BÉNÉDICTINE

PARAISANT LE 21 DE CHAQUE MOIS

"Ut in omnibus glorificetur Deus," pour que Dieu soit glorifié en toutes choses, telle est l'épigraphe que le *Messenger des Fidèles* a adoptée, et qu'il parvient à mettre en pratique avec un grand succès. C'est là son but principal, mais cette petite Revue benédicte a été fondée aussi dans un but particulier : servir de lien d'union entre les amis de saint Benoît et son ordre, entretenir dans les cœurs l'amour de saint Benoît, de son esprit et de ses œuvres.

Une chronique liturgique ouvre chaque livraison mensuelle. On y indique les temps liturgiques, les solennités, les fêtes et toutes les particularités des offices de l'Église, pour un mois ; et pour cette partie de l'œuvre on met à contribution principalement l'admirable *Année liturgique* de dom Guéranger. Des articles spéciaux sont ensuite consacrés aux questions les plus intéressantes de la liturgie, aux questions de dogme et de morale, et enfin des anecdotes, des histoires de missions et d'apostolat, des exemples de vertu et de dévouement tirés surtout de la vie des enfants de saint Benoît viennent jeter une note moins sérieuse dans cet ensemble si instructif, et si attrayant. Le *Messenger des fidèles* donne enfin une large place aux faits actuels et quotidiens qui sont de nature à intéresser les amis de saint Benoît.

Le *Messenger des fidèles* paraît le 21 de chaque mois, en livraisons de 48 pages avec couverture imprimée. Il forme par an un beau volume de 576 pages, format et papier du présent prospectus. — Les abonnements commencent à partir de la livraison de mars. La dernière livraison de chaque année contiendra le titre et la table des matières.

PRIX DE L'ABONNEMENT : pour le Canada et les États-Unis \$1.75.

S'adresser à l'ABBAYE DE SAINT BENOÎT DE MAREDSOUS, par Saint-Gérard, province de Namur, (Belgique) ou à CADIEUX & DEROME.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ÉGLISE

DEPUIS LA CRÉATION JUSQU'A NOS JOURS

Par M. l'Abbé J.-E. DARRAS

VICAIRE GÉNÉRAL D'AJACCIO

Continuée par M. l'abbé Bareille et Mgr Fèvre.—33 volumes in-8°, de 600 à 650 pages, sur papier vélin satiné.

PRIX DES 33 VOLUMES PARUS - - Franco \$49.50

Reliure ordinaire, 50 cts. par volume. Imit. chag. 60 cts. Des conditions spéciales sont accordées aux acquéreurs de cet important ouvrage.

Nous avons tout dit, et à diverses reprises, sur le travail de l'abbé Darras. L'énergie de l'historien, son courage à poursuivre et à étendre son entreprise, ses lumières, son érudit, sa vigueur de critique, son art, sa grâce et son éloquence de narrateur ne sont plus à louer. On n'a rien dit de trop quand on l'a nommé le Baronius contemporain. Encore, Baronius, membre d'une congrégation fervente et élevé aux dignités ecclésiastiques, trouvait-il des concours que ne pouvait avoir l'abbé Darras. Simple prêtre, sans encouragement de la part du public, livré à ses seules ressources, n'ayant ni crédit ni autorité sur les corps savants de son pays, l'éloigné des Académies, il a poursuivi son immense labeur seul et avec ses seules forces. Il a débrouillé les textes, étudié les documents lui-même ; on a pu s'effrayer

de l'étendue de sa tâche, et la postérité lui tiendra gré de la manière dont il l'a remplie. Je sais tout ce qu'il doit à ses prédécesseurs, à Rohrbacher en particulier ; toutefois l'ensemble du travail de l'abbé Darras, bien qu'inachevé, n'est pas seulement une belle et bonne œuvre ; c'est, nous le répétons, une œuvre merveilleuse. Elle répand sur nos annales et sur celles du monde entier des lumières toutes puisées et ravies aux documents originaux ; et il est tel des volumes de l'*Histoire de l'Église* qui est tout à la fois un chef-d'œuvre d'érudition et un modèle de la grande et rapide narration historique.

L'abbé Darras, quand il est tombé sur son sillon, avait terminé son vingt-cinquième volume. Il abordait seulement le douzième siècle, et n'avait pas achevé le pontificat de Pascal II (1099-

1118). Je ne sais s'il n'était pas le jouet d'illusions, et si l'entraînement de son sujet, l'amour des études, son besoin de faire la lumière sur tous les problèmes qui intéressent la gloire de l'Eglise ne l'auraient pas toujours entraîné au delà des limites qu'il voulait s'imposer ; mais il s'était proposé de se les imposer, et il espérait en abordant les époques modernes pouvoir contenir et ramasser ses matériaux, et moins étendre ses récits. Il respectait l'adage du maître, et en histoire comme en littérature, il faut savoir se borner pour savoir et même pour pouvoir écrire. Ici, la nécessité était évidente, et les continuateurs de l'abbé Darras s'en sont fait une règle. Grâce à la volonté et aux sacrifices de l'écrivain, la grande Histoire de l'abbé Darras sera achevée. Le public en a désormais l'assurance, et il tient les arrhes, comme on dit. Depuis la mort de l'abbé Darras, huit volumes ont été publiés : ils conduisent les annales de l'Eglise jusqu'au milieu du seizième siècle, 1549, à la veille du concile de Trente, à l'aurore de la Compagnie de Jésus, qui avait élu pour son général, 1541, S. Ignace, son fondateur.

Les sept premiers volumes de cette continuation de l'histoire de l'Eglise sont dus à M. l'abbé Bareille, dont le nom était déjà connu dans la littérature, et dont les préparations historiques et théologiques étaient appréciées. Nous avons parlé de ces volumes quand ils ont paru, et nous en avons signalé les qualités sérieuses et solides. Le huitième volume de cette continuation, le trente-troisième de l'œuvre, est dû à Mgr Justin Fèvre, protonotaire apostolique. Il contient l'histoire des pontificats de Clément VII et de Paul III, un Médicis et un Farnèse. On sait que l'abbé Darras a résumé les faits des annales du monde en les rangeant sous chacun des pontificats qui depuis saint Pierre ont régi l'Eglise. " Il a placé les Souverains-Pontifes comme des demiurges à la tête de tous les mouvements de la civilisation." Mgr Fèvre ajoute que, de Pavis de l'historien, le Pape est, si l'on peut parler ainsi, la religion visible, et représente à lui seul tout le christianisme dans son expansion à travers les âges. Aussi les continuateurs de l'abbé Darras n'ont-ils eu garde de changer cette ordonnance de l'histoire de l'Eglise ; comme le remarque Mgr Fèvre, bien que l'hérésie déclarée des luthériens, la tactique des souverains et, nous pouvons ajouter, la violence des révolutions, le progrès social et la soi-disant indépendance politique, tendent toujours à exclure les Papes du maniement des grandes affaires de l'Europe, la lumière des peuples et leur salut, dans les temps modernes comme dans les temps passés, viennent toujours de la chaire apostolique ; et c'est l'influence des Souverains-Pontifes qui doit rétablir la foi et la civilisation sur leurs bases.

La Révolution, qui résume toutes les haines contre l'Eglise et qui fait appel à toutes les mauvaises passions de l'homme, s'ouvre pour ainsi dire avec l'ère moderne, et ce sont ses différentes phases depuis Luther que le nouvel historien de l'Eglise aura à raconter. Comme il le dit excellemment, il n'y a pas depuis quatre siècles deux questions dans le monde, il n'y en a qu'une : c'est la question révolutionnaire. L'Eglise et le Saint-Siège, car c'est tout un, ajoute-t-il, en empruntant une parole à saint François de Sales, l'Eglise et le Saint-Siège représentent parmi les hommes la croyance en Dieu, et la rédemption par Jésus-Christ. Ils proclament la perversion originelle de l'homme, la réparation par la grâce, la nécessité du gouvernement des choses humaines, la subordination des deux puissances, la diversité des ministères, la hiérarchie des fonctions, le droit divin de la constitution domestique, le respect de la propriété. La Révolution s'est introduite peu à peu pour renverser tout cet ordre traditionnel ; tour à tour " elle a été " littéraire, philosophique, politique et économique, sociale et humanitaire, mais toujours antichrétienne, antipontificale, au fond athée.

Les situations sont nettement posées. Toute l'histoire moderne est bien comprise dans ce duel

de la Révolution contre l'Eglise, de Satan et de ses suppôts contre Dieu et ses anges. Mais si ce duel est terrible, et si les péripéties en peuvent être poignantes, l'issue n'en est-elle pas assurée ? Qui est comme Dieu ? dit l'historien.

Il se propose dans ses récits et ses critiques de toujours justifier, comme ont fait ses prédécesseurs, " toutes ses assertions par le raisonnement, et plus encore par l'histoire. Une discussion savante, dit-il en parlant du travail de l'abbé Darras, dissipe le doute, la suite des faits éclaircit les difficultés et prévient les objections. Nous recommandons surtout à l'attention du lecteur la bonne foi qui accompagne constamment la polémique, " et — ajoutons-nous — éclaircit les récits de l'historien et de son vaillant continuateur. " Nous saurons nous inspirer de ces beaux exemples, " se promet ce dernier.

Pour suivre ces traces, Mgr Fèvre est bien préparé. On doit à cet écrivain une Histoire apologétique de la papauté qui a conquis des suffrages et manifesté la pureté et la solidité des doctrines romaines de l'historien. Sa plume est connue, et nous n'avons pas besoin d'en rappeler les diverses œuvres. On lui a reproché quelques intempérances, et peut-être dans le volume que nous avons sous les yeux serait-il à désirer un adoucissement à certaines expressions. Sans doute l'historien doit montrer la réalité des choses, et il se doit de dévoiler les infirmités et les sordidités de l'hérétique. Néanmoins il est des détails qu'il faut laisser à l'histoire naturelle. On a eu à faire une remarque analogue à Rohrbacher lors de sa première édition, et l'omission de l'écrivain à ce conseil n'a pas nu à la vérité ni à l'énergie de ses récits.

Nous n'analyserons pas ce trente-troisième volume de l'histoire de l'Eglise. Il prend les événements au surlendemain à peine de l'éclatant pontificat de Léon X. C'est le moment des grandes douleurs et des grands périls de l'Eglise ; l'Allemagne s'enflamme pour l'hérésie, l'Italie est toute à la Renaissance et aux cultures païennes, l'Angleterre consomme son schisme, la France s'allie aux infidèles. Les Pontifes assiégés, et même captifs dans Rome, travaillent à préparer le concile dont le monde s'effraye, que les princes réclament et qu'ils contrarient de toutes leurs puissances ; les doctrines sont attaquées et abandonnées, tout l'édifice social semble crouler. Dieu console son Eglise, les saints abondent, et tous travaillent à la correction des mœurs, à la réforme du clergé, à l'épanouissement de la discipline et de la charité, à la gloire de la pauvreté. Les congrégations anciennes se renouvellent dans l'esprit des fondateurs, des congrégations nouvelles se forment, elles s'essayent sous les yeux des Souverains-Pontifes : elles précèdent et annoncent pour ainsi dire le grand et énergique institut des jésuites, où saint Ignace et ses six compagnons s'engageaient par serment dès le 15 août 1534 dans la crypte de notre église de Montmartre.

Le saint concile de Trente, entrevu et préparé par Clément VII, convoqué par Paul III, à Mantoue d'abord pour le mois de mai 1537, puis à Vicence pour le même mois de l'année suivante, prorogé ensuite sur les instances et à cause des difficultés des princes chrétiens, convoqué de nouveau à Trente pour le 1er novembre 1542 et empêché par la guerre des princes chrétiens, ne devait s'ouvrir que le 13 décembre 1545. Paul III, on le sait, qui avait mis tant de patience et d'énergie à convoquer le concile, n'en devait voir que les premières sessions. Elles seront racontées par notre historien dans son prochain volume.

Nous ne voulons aujourd'hui qu'annoncer la reprise de ce grand travail et féliciter la constance et la fermeté de volonté de l'écrivain, signaler aussi la certitude que l'activité du dernier continuateur, son goût et son zèle pour la tâche qu'il a embrassée, nous donnent désormais de voir achever dans les meilleures conditions possibles l'immense labeur commencé il y a près de quarante ans par l'abbé Darras.

(Reproduit de l'Univers).

SCÈNES et NOUVELLES CATHOLIQUES

PAR

Léon Gauthier.

1 volume in-12 Prix franco 75 cts.

UNE BELLE-MÈRE.

I

Là-bas, derrière ce rideau de peupliers, dans une campagne au milieu de la ville, ne découvrez-vous pas cette élégante demeure qui a tout l'air d'un château : c'est là que vit Lisbeth, qui vient d'avoir vingt ans.

Dieu, qui voit tout, ne voit rien de plus beau sur la terre que le cœur de Lisbeth. La vue de cette âme est un spectacle qui rejouit les anges et Dieu lui-même.

Et cependant Lisbeth ne paraît point souffrir. Elle semble avoir reçu tous les dons en partage : elle est belle, elle est riche, elle est d'une bonne noble-se. Son père a été ministre et l'on dit qu'elle épousera un duc et pair.

Pourquoi Dieu aime-t-il donc Lisbeth, si elle est heureuse en ce monde, lui qui réserve ses plus rares tendresses à ceux qui souffrent les plus rares douleurs ?

C'est que Lisbeth n'est heureuse qu'en apparence : il faut connaître le fond de cette âme.

Elle perdit sa mère, il y a trois ans, et ne veut point cesser d'en porter le deuil. Son père n'a point voulu d'une aussi longue tristesse : il s'est remarié. Une étrangère est, depuis plus d'un an, installée dans cette maison où Lisbeth croit toujours entendre le pas et voir le sourire de sa mère.

Cette étrangère, hélas ! n'est pas chrétienne : Lisbeth a donc une belle-mère ; j'allais dire une marâtre. Pauvre Lisbeth, je commence à deviner pourquoi Dieu vous aime.

II

Lisbeth est pieuse d'enfance : elle était la servante de sa mère qui était la servante des pauvres. On ne les rencontrait, pour ainsi dire, qu'à l'église : on ne les rencontrait point chez les pauvres, parce que leur charité savait se cacher.

Après la mort de sa mère, son père, politique profond qui s'occupait beaucoup des destinées du monde et fort peu de sa maison, toléra la dévotion et la charité de sa fille qu'il dédaignait d'ailleurs et ne comprenait pas. O profonds politiques !

Mais arriva bientôt la nouvelle épouse, grande dame à moitié philosophe, lectrice effrénée des romans de Mme Sand et qui s'occupait elle-même d'écrire ses impressions de voyage. On savait dans le monde qu'elle avait pour principe de n'aller point à l'église, si ce n'est le dimanche de Pâques et le jour des Morts.

Quant aux pauvres, elle les traitait " de fatigués qui peuvent gagner leur vie en travaillant, " et partait de là pour ne leur rien donner, pas même du travail. Mais elle rêvait une réforme du monde social, et en avait écrit le plan.

Lisbeth résolut d'être soumise à cette nouvelle autorité que Dieu lui imposait, mais elle résolut en même temps de mettre sa foi à l'abri de toutes les persécutions qu'elle entrevoyait dans l'avenir.

Elle avait raison de craindre, la pauvre enfant, car, à partir de ce jour, elle fut durement persécutée, et c'est alors que Dieu l'aime davantage.

Elle avait la piété, la beauté, la jeunesse. Sa belle-mère, jalouse de voir ces trois couronnes sur un autre front que le sien, s'efforça tout au moins de lui arracher la dernière. La séduction n'ayant point réussi, elle employa la force.

Il fut interdit à Lisbeth de visiter les pauvres, sous prétexte que ces sorties la pouvaient compromettre. Il lui fut interdit d'aller chaque matin à l'église. On lui permit la messe le dimanche : c'était fort généreux.

Lisbeth fit porter aux pauvres par une de ses amies les secours qu' auparavant elle leur portait elle-même : et, tous les matins, elle lut la messe dans sa petite chambre, ayant soin de s'agenouiller quand la cloche de l'église voisine sonnait l'élevation.

La persécution devint plus rude. Le vendredi, on couvrit la table de mets défendus par l'Eglise : Lisbeth, très-modestement, sourit et mangea du pain. On la força d'aller aux bals : elle y alla très-châtement vêtue et n'y dansa que le moins possible.

On n'avait pu la décider encore à aller aux spectacles ; sa belle-mère, un jour, feignant de l'emmenar à la promenade, la conduisit dans un des plus vils théâtres, qu'elle avait choisis à dessein. Lisbeth, en entrant dans la salle, ferma les yeux et les tint énergiquement fermés jusqu'à la fin de cette épreuve ; pour s'empêcher d'entendre, elle récitait le chapelet à l'intention de sa belle-mère. Celle-ci s'en aperçut.

Dès lors, plus que jamais, Lisbeth fut martyre, véritablement martyre ; son père lui-même ne la défendait plus et la livrait à son impitoyable ennemie. Pauvre Lisbeth, je sais maintenant pourquoi Dieu vous aime.

III

Elle vécut ainsi deux ans, méprisée, rudoyée, privée de ses plus chères consolations. Tout ce qu'elle aimait en ce monde lui manquait à la fois. Mais il lui restait le Seigneur Jésus.

Cependant elle déprissait ; ses riches couleurs s'étaient évanouies, sa jeunesse n'avait plus de fraîcheur, sa beauté n'avait plus d'éclat. La seule couronne qui lui restait était celle précisément que ses persécuteurs lui voulaient arracher, c'est-à-dire la couronne de sa céleste charité, de sa foi et de sa piété.

Plusieurs fois elle s'était agenouillée aux pieds

de son père, le suppliant de la laisser entrer aux Petites-Sœurs des pauvres, comme c'était depuis longtemps son désir, que sa mère avait autrefois approuvé. Son père avait refusé avec indignation : sa belle-mère l'avait su et la railait souvent sur ce ridicule projet. Lisbeth ne répondait rien, et, suivant sa coutume, souriait doucement.

Le monde cependant ne savait rien de tout cela. On citait partout la famille de Lisbeth comme un modèle d'heureuse et réciproque affection. Une se passait point de jours qu'on ne dit à Lisbeth : " Vous devez moins regretter votre mère depuis que vous en avez une autre. " Ce pauvre monde, comme il s'abuse !

IV

Mais un hôte qu'on n'attendait point en cette riche maison, frappa un jour à la porte : le malheur. Il était, comme il est presque toujours, accompagné de la grâce : mais on ne vit celle-ci que plus tard, comme toujours.

L'ancien ministre fut compromis dans une affaire politique et provisoirement incarcéré. Cela se voit souvent en France.

Tous les amis désertèrent aussitôt son hôtel : sa femme demeura seule. Cela s' voit partout.

Et comme un malheur n'arrive jamais seul, le choléra, s'étant abattu sur la ville, s'arrêta dans cette maison déjà frappée par d'autres fléaux. La belle-mère de Lisbeth fut atteinte : les médecins, qu'on appela rapidement, la déclarèrent perdue et s'enfuirent. Lisbeth resta.

Elle s'installa à ce chevet et voulut y faire son apprentissage de sœur de charité. Pendant trois jours, pendant trois nuits, elle fut toujours là, veillant cette enuemie déclarée de son âme, comme elle avait veillé sa propre mère. Elle la sauva : elle n'avait pas sauvé sa mère.

D'où vient ? Ah ! c'est que Dieu avait en hâte de recevoir au ciel la belle âme, l'âme chrétienne : c'est qu'avant de frapper l'âme incrédule, il lui voulait encore laisser le temps du retour. O mon Dieu, que Dieu est bon !

V

Quand le délire cessa d'agiter le corps de la malade, quand l'intelligence y rentra, son premier regard fut pour celle qui, seule, avait lutté contre un mal épouvantable et contagieux, sans rien craindre, son chapelet en main, son Jésus au cœur.

De suite elle comprit tout, avec une étonnante lucidité, et, saisissant violemment le chapelet, elle le porta brusquement à ses lèvres et l'embrassa mille fois : " Je crois ! " s'écria-t-elle, et ouvrant ses bras tout grands à Lisbeth : " Je t'aime, tu es ma fille ! "

Au même instant, entra le père : " Ma fille, " dit-il, les lettres que vous avez écrites à tous nos amis ont eu le résultat que vous en attendiez. Je suis libre : venez dans mes bras. "

Et Lisbeth passa des bras de sa mère à ceux de son père. Que de joie ! Que de larmes ! Que de regrets ! Que de consolations !

Et, quelques jours après, tous les trois communèrent ensemble. *Misericordias Domini in eternum cantabo.*

LA PERSECUTION RELIGIEUSE EN ANGLETERRE

SOUS ELIZABETH ET LES PREMIERS STEARTS

PAR

M. l'abbé C. J. DESTOMBES

3 beaux volumes in-8 Prix franco \$3.9

L'Eloquence Académique

Choix de Discours prononcés en séances de l'Académie française, depuis sa fondation jusqu'à nos jours.

1 beau volume in-8 Prix franco \$1.00

LES DROITS de DIEU

ET LES IDÉES MODERNES

PAR

M. l'abbé FRANÇOIS CHESNEL

2 volumes in-8 Prix franco \$2.50

HISTOIRE

Apologétique de la Papauté

DEPUIS SAINT PIERRE JUSQU'À NOS JOURS

Par Mgr J. Fèvre

7 forts volumes in-12 Prix franco \$10.50

EXERCICES DE PIÉTÉ

A L'USAGE DES TERTIAIRES DE S. FRANÇOIS

PAR

Le R. P. HILAIRE, d'Anvers

1 volume in-32 de 437 pages prix franco 33 cts.

AVANT-PROPOS.

Pieux Tertiaires, toute votre vie se résume en Dieu..... Le connaître, le louer, l'adorer, l'aimer, le servir, voilà le principe et la fin de votre existence, la raison suprême de tout votre être. Cette destinée sublime, qui vous est commune avec tous les hommes, est cependant pour vous l'unique objet de vos pensées, de vos desirs, de vos affections, de vos nobles efforts. Pour vous, Dieu en tout, partout, toujours et au-dessus de tout. Tout pour Dieu, par Dieu et en Dieu. Et voilà pourquoi vous cherchez, par tous les moyens en votre pouvoir, de vous rapprocher davantage de Dieu, par votre amour, vos vertus, vos prières, vos exercices de piété, tout en évitant avec le plus grand soin, tout ce qui pourrait déplaire à Dieu, ou vous en éloigner. En un mot, vous vous êtes voués à la perfection chrétienne.

Mais, comme si les moyens ordinaires ne pouvaient satisfaire votre zèle ardent pour l'amour de Dieu et le salut de votre âme, par la grâce de Dieu vous vous êtes enrôlés sous la bannière sérénique, vous êtes venus demander au Tiers-Ordre une plus grande perfection, un chemin plus sûr vers le ciel. Vous ne vous êtes pas trompés.

Dans la première partie de cet opuscule nous vous avons déjà exposé les différentes obligations de votre règle, il nous reste à vous proposer quelques exercices journaliers de piété les plus en usage. Notre choix est tombé de préférence sur les exercices et prières composées par le séraphique père saint François d'Assise ou par les saints et vénérables des trois Ordres Franciscains. La prière des Saints connaît si bien la voie du ciel ; placée dans votre bouche, elle saura aussi pénétrer jusqu'au trône de la miséricorde divine.

Les Tertiaires trouveront ici les exercices ordinaires de piété, les prières du matin et du soir, la sainte messe, les saints Sacraments, l'office de la sainte Vierge d'après le rit romain, le chemin de la croix, des litanies et d'autres dévotions. Ils en feront choix et usage selon leur volonté et les circonstances ou conditions où ils pourraient se trouver.

LES ENSEIGNEMENTS DE LA DIVINE SAGESSE

DANS L'ÉVANGILE ET LES SAINTES ÉCRITURES

A. M. D. G.

1 beau volume in-12 Prix franco \$1.00

CHAPITRE IX.

SUR LA SOUFFRANCE — Jésus-Christ dit à ses apôtres : *Le Fils de l'homme sera livré aux gentils, il sera fouetté.....mais ils ne comprennent rien à ses paroles.*

Assumpsit autem Jesus duodecim, et ait illis:.... Tradetur enim gentibus, et illudetur, et flagellabitur..... Et ipsi nihil horum intellexerunt. Luc. XVIII, 31 et seqq.

I

Quoi d'étonnant que ce langage ait été comme une lettre fermée pour les apôtres? Pouvaient-ils concevoir que ce même Jésus, qui commandait aux vents, à la mer et à la nature entière, dût être un jour livré à la merci de ses ennemis? Pouvaient-ils comprendre que Celui qui, par sa toute-puissance, rendait la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts, dût être accablé de souffrances et devenir lui-même le jouet de la mort? Pouvaient-ils enfin se représenter, dans les humiliations de la Croix, Celui qu'ils avaient contemplé dans les splendeurs du Thabor? Non, les apôtres, n'ayant point encore reçu l'esprit de la Croix, ne pouvaient en saisir le mystère. Ce bois, qui allait devenir un signe de salut et de triomphe pour tous, cet arbre béni, qui devait porter le Verbe de Dieu, n'était encore à leurs yeux qu'un gibet d'ignominie; ils ignoraient que par lui Jésus augmenterait la gloire de son Père et consommerait, avec notre salut, sa propre gloire.

En effet, comment auraient-ils pu comprendre, sans la lumière surnaturelle, qui ne devait leur être donnée qu'après la venue du Saint-Esprit, "qu'il serait plus glorieux pour le Fils de Dieu de souffrir que de créer un monde, de se couvrir le corps de plaies que de semer le firmament d'étoiles, de faire sortir le sang de ses veines que les fleuves des rochers, de détruire cette belle harmonie de l'homme que de la former, de se faire renfermer soi-même dans le néant, que d'en faire sortir toutes les créatures." Mais nous, chrétiens, qui sommes les enfants de la Croix, et qui avons été élevés à son école, nous dont Jésus crucifié devait être toute la science, de quel prétexte couvrirons-nous notre ignorance et la répugnance que nous éprouvons à étudier les beautés et les bienfaits de la Croix? Qu'un Dieu soit mort pour nous sauver, notre raison s'abaisse devant ce mystère; mais que nous devions nous associer à cet étonnant sacrifice, en mourant aux créatures, à nos passions, à notre volonté, voilà ce qui nous révolte et nous fait dire avec les Capharnaïtes: "Cette parole est dure et qui peut l'entendre!"

Nous savons cependant que depuis que "toute chair a péché, toute chair doit souffrir: c'est là la loi présente de l'humanité," établie par la justice divine. Avant d'atteindre le terme glorieux pour lequel nous avons été créés, il nous faut traverser une vallée de larmes, il nous faut subir, nous qui sommes coupables, cette loi de l'expiation à laquelle le Verbe de Dieu, l'innocence même, a voulu se soumettre en se faisant homme pour racheter l'homme.

II.

Envisagée avec les yeux de la chair, elle paraît rigoureuse, cette loi, mais, si nous la considérons avec la lumière de la foi, nous verrons qu'elle est moins un châtement qu'un bienfait. Oui, pour qui sait l'accepter avec soumission et amour, la souffrance est un don précieux, une faveur inestimable, et par les effets salutaires qu'elle renferme et par la gloire qu'elle promet. Elle est tout d'abord "un remède et un baume pour qui conque a péché," car ce n'est souvent que lorsque la main de Dieu s'appesantit sur lui, que le coupable reconnaît ses fautes et cherche à guerir les plaies de son âme par l'humiliation et la contrition. Elle est un baptême de sang, puisque, par la vertu du sang de Jésus, la souffrance et les larmes purifient et régénèrent l'âme souillée. Elle est encore l'antidote bienfaisant du poison mortel qui coule dans nos veines et dont notre nature corrompue est toujours avide, puisque "les infirmités et les douleurs amortissent le feu des passions" et détruisent l'attrait des plaisirs dangereux. Elle est enfin la seule véritable satisfaction que, dans sa faiblesse, la créature coupable puisse donner à son Dieu, puisqu'en acceptant volontairement l'état de victimes, nous payons intégralement les dettes que nous avons contractées envers la justice divine. Et ainsi, par sa vertu puissante, la douleur "change pour nous la malédiction de Dieu en bénédiction, son absence en présence, sa colère en tendresse, son aversion en embrassement."

La souffrance a d'autres effets encore que de purifier et de satisfaire, elle répare merveilleusement, elle sanctifie, elle transfigure. Elle est un feu sacré qui délivre l'âme de tout alliage impur, une flamme qui illumine et l'inonde de clartés divines, une rose céleste qui fait germer les vertus sur le sol qu'elle arrose. "Elle est enfin une marque certaine de la bienveillance de Dieu, un gage précieux de ses promesses futures, le trait frappant de notre ressemblance avec Jésus-Christ, qui, dès cette vie, nous donne un droit assuré à la gloire immortelle."

La souffrance est donc un talent précieux, mais pour qui sait le faire valoir; la Croix, un joug béni et même suave, mais pour qui sait le porter avec amour. Oui, il dépend de nous de ne sentir que les amertumes extérieures de la souffrance ou de n'en goûter que les douceurs cachées; il dépend de nous de faire de la croix un fardeau accablant et inutile ou un moyen assuré d'expiation et de sanctification; il dépend de nous que ce bois sacré soit planté dans notre âme comme un tronc stérile ou un arbre de mort, ou qu'il devienne un arbre fécond en fruits de vie.

"Ce monde est une fournaise, dit saint Augustin, la douleur en est le feu: les bons y sont comme l'or, les méchants comme la paille et le même feu qui consume la paille épure l'or; car, tandis que l'une s'y change en cendres, l'autre s'y dégage de ses scories."

III.

Mais qui sont ceux qui comprennent les bienfaits, les douceurs, la gloire cachés dans la Croix? qui sont ceux qui trouvent la main de Dieu aussi aimable lorsqu'elle châtie que lorsqu'elle bénit, lorsqu'elle ravit les biens que lorsqu'elle les donne? Combien il en est, au contraire, dont on peut dire encore aujourd'hui comme l'Évangile le dit des apôtres: *Ils ne comprennent point!* Quand la Providence les attache à la croix, on les voit le désespoir dans le cœur, le murmure sur les lèvres et faisant mille efforts pour s'en détacher.

Bien loin d'être pressés par la charité du Christ, ils repoussent avec horreur les souffrances qui leur donneraient quelque ressemblance avec lui; l'espérance des biens éternels est impuissante à provoquer leur générosité, à les amener à la patience, et la crainte même ne peut leur faire baisser la main du Maître qui les éprouve. Hélas! ils ne songent point, ces insensés! que leurs impatiences et leurs révoltes sont de nouveaux clous qui, tout en les rivant plus fortement à la croix, leur en font perdre tous les trésors.

Ah! chrétiens, écarter les nuages dont le démon, le monde et l'amour de nous-mêmes enveloppent la Croix; et nous en verrons les beautés, nous apprendrons à l'aimer, nous la recevrons non comme l'esclave, qui accepte par contrainte le joug de son maître, mais comme l'enfant, qui reçoit avec soumission et amour les volontés d'un père juste et tendre. Il est vrai, aimer ce qui détruit, éprouver de la joie dans la douleur même, trouver doux ces maladies, ces infirmités qui torturent notre corps, se réjouir de ces adversités, de ces tribulations qui bouleversent notre vie, accueillir avec une tranquille soumission ces amères déceptions, ces douloureuses séparations qui déchirent notre cœur, c'est, semblait-il, une œuvre impossible à notre faible nature: mais marcher sur les traces d'un Dieu, porter la croix après lui, devient facile et même doux à l'âme généreuse, car "comment n'accepterait-elle pas avec bonheur des souffrances que Jésus accepta pour elle avec amour?" Comment n'aimerait-elle pas cette Croix tout inondée du sang précieux dans lequel elle a été régénérée? Si les amateurs du siècle trouvent quelque douceur dans les peines qu'ils souffrent pour le monde; si les ambitieux bravent les dangers et la mort même pour arriver à la gloire; si les avides s'exposent à la fureur des flots pour augmenter leurs biens, l'amour de Dieu, en nous, serait-il moins puissant que celui du monde? Et ne pourrions-nous souffrir avec joie, pour posséder Dieu, ce que tant d'aveugles souffrent tous les jours pour le perdre, "puisqu'il n'est rien de si rude et de si pénible que l'amour n'adoucisce et ne transforme?"

Ah! pour le cœur dilaté par la charité, "la Croix, où l'homme de douleur est toujours attaché, devient un fleuve inépuisable de consolations; elle est pour lui ce trône de Salomon sur lequel on ne monte que par un degré de pourpre, c'est-à-dire, par un chemin couvert de sang; mais où l'on trouve un reposoir d'or, c'est-à-dire, une satisfaction intérieure: qui charme les douleurs les plus vives."

C'est parce qu'ils ont compris ces choses que nous voyons les disciples de la Croix rechercher avec empressement les souffrances, que les martyrs et les saints de l'ancienne loi n'acceptaient qu'avec répugnance, ne pouvant connaître la grandeur et la puissance de ce bois mystérieux qui adoucit toute chose.

Aussi voyons-nous Daniel prier Dieu de le retirer de la captivité, tandis que saint Vincent de Paul se vend; et se fait captif pour un autre; Job s'afflige sur son fumier, tandis que Laurent se réjouit sur son gril; Jérémie demandant à Dieu de venger sa mort, tandis qu'Étienne le conjure de pardonner à ses bourreaux.

IV.

Nous l'avons dit: il est utile et salutaire pour le pécheur d'être éprouvé par le feu de l'affliction; mais nous avons constaté de même qu'il est doux et glorieux pour le juste d'être accablé sous le poids de la douleur. Ne nous étonnons donc pas de voir surtout les saints et les amis de Dieu avoir la croix en partage; ils sont ici-bas les pierres vivantes destinées à bâtir la céleste Jérusalem, aussi faut-il que le marteau de la tribula-

tion les forme sur la pierre angulaire, qui est Jésus-Christ. Comme ces plantes précieuses que l'on doit presser et fouler pour en extraire les vertus et en faire exhiler les parfums, il faut qu'ils soient écrasés et foulés sous le pressoir de la croix, afin de répandre la bonne odeur de leurs vertus et de leur sainteté.

Oui, pour les justes la croix est une gloire: "c'est la preuve authentique du sang dont ils sont formés, c'est le blason qui fait connaître qu'ils sont de la maison de Dieu." Aussi saint Paul, convertissant les nations, guérissant les malades, ne se regardait pas aussi digne de son Maître par ces prodiges que par les chaînes glorieuses dont il portait les marques; et le titre dont il se glorifiait le plus n'est pas celui d'apôtre et de conquérant des nations, mais de prisonnier et d'esclave de Jésus-Christ.

Cependant cette conduite de Dieu envers ses serviteurs, si rigoureuse en apparence, est souvent un scandale pour le monde qui, ignorant que l'épreuve est le sceau de la prédestination, leur fait souvent entendre cette raillerie des amis de Tobie: "Sont-ce donc là les belles récompenses de la vertu que vous avez pratiquée?"

Mais qu'importe les discours et les blasphèmes des impies, puisque la patience et la générosité des justes, sous les coups multipliés de la Providence, deviennent le plus beau triomphe de la religion.

Oui, ceux qui souffrent en vrais disciples du Christ sont la gloire de la religion et l'étonnement du monde: appuyés sur l'arbre de la croix, ils restent debout sur le sommet du Calvaire, malgré les rigueurs du sort; semblables au cèdre

majestueux du Liban, que les aquilons ne peuvent renverser, que la foudre même n'ébranle pas, ils portent leur tête radieuse au-dessus des tempêtes, et, toujours inébranlables, ils s'élèvent par la foi à cette région sublime où rien ne peut les abattre, et où ils deviennent un spectacle pour les anges et les hommes.

Ah! Chrétiens, nous qui devons être de fidèles imitateurs du Fils de Dieu, anathématisons, comme le grand apôtre, toutes les joies, tous les honneurs dont la Croix de Jésus-Christ n'est point la source.

Puisque "ce feu sacré de la souffrance que le Sauveur est venu apporter sur la terre," ne doit jamais s'éteindre, puisque le glaive de la douleur qu'il a mis entre nos mains, pour nous combattre nous-mêmes, brillera toujours, ne craignons pas le sacrifice et l'immolation, ayons le saint courage d'élever l'édifice de notre salut sur les débris de la nature crucifiée, confondant ainsi la sagesse humaine par la sagesse de la Croix.

Et "lorsqu'elle nous approche ou nous touche, cette Croix bénie, loin de la fuir, saluons-la "comme la divine messagère de la paix; baisons ses mains, qui sont des mains sacrées, des mains amies, des mains inégalement bienfaisantes; courbons la tête, livrons notre cœur, livrons docilement notre être tout entier," disons comme Job: "Je ne contredirai jamais les volontés d'un Dieu si saint; c'est ma consolation qu'il ne m'épargne pas;" répétons avec Marie: "Voici la servante du Seigneur! qu'il me soit fait selon votre parole!" mais surtout répétons avec Jésus: "Me voici! je viens, ô Père, pour accomplir en tout vos volontés."

Méditations et Prières

A L'USAGE DES JEUNES GENS

Par le R. P. de LAAGE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

1 beau volume in-12 de 512 pages.....Prix franco 75 cts

L'AVENIR

Omnia in futurum servantur incerta.—Toutes choses sont livrées à l'incertitude de l'avenir. *Livre de l'Écclésiaste, ix, 2.)*

Je compte sur l'avenir comme s'il m'appartenait. Il n'appartient qu'à vous seul, ô mon Dieu, à vous qui mesurez la durée de toute vie humaine. Attendrai-je le terme de ces années de la jeunesse qui fuient avec une rapidité surprenante? Achèverai-je le cours de l'année présente? Ne vous préparez-vous pas, ô mon Dieu, à trancher bientôt le fil de mes jours? Peut-être, par une miséricordieuse providence, méditez-vous de me soustraire à des dangers auxquels vous savez que je succomberais.

Est-il un avenir pour moi? c'est le secret de Dieu. Aussi la raison et la foi m'ordonnent-elles de vivre dans une perpétuelle attente de ce jour inévitable qui décidera de mon éternité.

Mais, hélas! je sais combien mes dispositions sont incertaines et changeantes. Je dis aujourd'hui, dans la sincérité de mon cœur, que je veux vivre pour Dieu et assurer le salut de mon âme. Mais en sera-t-il de même demain et toujours? Ne serai-je pas un nouvel exemple d'inconstance et de contradiction? La crainte qui maintenant me retient dans la voie droite, ne s'évanouira-t-elle pas pour faire place à une périlleuse sécurité? Que puis-je me promettre à moi-même, lorsqu'une

douloureuse expérience m'apprend à me délier de mes résolutions les plus fermes en apparence? Et comment ne tremblerais-je pas, lorsque tant de chutes dont j'ai été le témoin, m'enseignent ma propre faiblesse par le spectacle de la faiblesse d'autrui? Je vois un trop grand nombre de mes camarades que j'ai connus vertueux, et qui ne sont plus ce qu'ils étaient dans le principe. La plupart ont décliné peu à peu. Ils ont accueilli d'abord sans défiance certains jugements faux et pernicieux qui ont cours dans le monde. Puis ils ont craint de se singulariser en se montrant meilleurs que les autres. Bientôt ils ont moins veillé sur leur langue; ils ont accordé à leurs regards une liberté indiscrète; ils ont tenu la parole ouverte à des discours peu réservés. Ne m'arrivera-t-il jamais de suivre leur exemple? Comme eux, n'en viendrai-je pas à rendre plus rare la fréquentation des sacrements, puis à la supprimer tout à fait? Qui peut répondre de soi?

Mon Dieu, dès ma plus tendre enfance vous m'avez couvert de votre protection; vous m'avez préservé jusqu'à ce jour des dangers où tant d'autres ont péri; vous m'avez appris à vous craindre et à vous aimer; vous ne m'abandonnez pas au moment où plus que jamais j'ai besoin de votre secours. Daignez ajouter à vos bienfaits passés un bienfait qui surpasse tous les autres: ne permettez pas qu'il y ait dans ma vie de tristes lacunes; je désire qu'elle soit consacrée tout entière à vous servir et à vous glorifier.

HISTOIRE DE L'EGLISE

Depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ jusqu'au pontificat de Léon XIII

Ouvrage destiné aux Séminaires, aux familles chrétiennes, aux catéchismes et aux communautés

PAR

M. l'Abbé V. POSTEL

1 fort volume in-12..... Prix franco \$1.00

AVERTISSEMENT.

Les cinq premières éditions de ce livre se sont écoulées assez promptement. L'enchaînement dans le plan et dans les détails que nous avons cherché à y faire dominer en a, il nous semble, assuré le succès; du moins les maisons d'éducation qui l'ont adopté comme classique l'ont-elles préféré pour ce motif. On retrouvera le même avantage, avec d'assez nombreuses corrections et une continuation de plusieurs années, dans l'édition nouvelle que nous offrons au public, et qui a été entièrement revue, retouchée, améliorée.

Plusieurs lecteurs se sont émus, malgré nos réflexions préliminaires de la *Préface*, de la fermeté de certains jugements et de l'inflexibilité des principes qui ont inspiré nos appréciations sur les événements contemporains. La justice, dans les choses de ce monde pas plus que dans celles du ciel, ne vit d'expédients, de complaisances ou de faiblesses; elle est reine, et elle s'impose. Elle est, selon la belle expression d'un apologiste de la foi, "sans couleur": qu'on la tire au sort si l'on veut; mais il faut l'accepter ou la rejeter en entier, avec ses incorruptibles loix.

Il y a longtemps que Cicéron en a fait la remarque: "*Videas rebus injustis justos maxime dolere..... Hoc proprium est animi bene constituti, et latari bonis rebus et dolere contrariis.* Notre-Seigneur Jésus-Christ devait dire bientôt, avec une toute autre autorité, que ceux-là sont heureux qui s'abandonnent à ces nobles préoccupations: "*Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam!*" Cette soif et cette faim, il nous est bon de les raviver en nous et dans les autres, bien loin de les laisser s'éteindre par lassitude ou par calcul. C'est une généreuse et chrétienne passion, dont nul ne doit rougir, et qui sera toujours, quoi qu'on dise ou quoi qu'on fasse, l'impérieux besoin de toute âme élevée.

Qu'il nous soit permis d'exprimer ici nos remerciements pour d'augustes suffrages qui nous ont profondément touchés, et dont nous chercherons à rendre nous et notre œuvre de plus en plus dignes. Ils ont été pour nous à la fois une douce récompense et un suprême honneur.....

"Gloria filiorum patrum eorum."

NICE, 25 DÉCEMBRE 1881.

LE JARDIN DES ENFANTS

OU LÉGENDES POUR LES ENFANTS

PAR

le Revd. P. HATTLER S. J.

Un beau et fort volume in 8°..... Prix franco \$1.75

LE PRINTEMPS.

Vers la fin du mois de mars, le soleil commence à s'élever plus haut au-dessus de l'horizon. C'est ainsi que les jours deviennent plus longs, et les nuits plus courtes. Il répand sur la nature une douce chaleur, et ses rayons ramènent le printemps dans les bois et dans les champs, dans les montagnes comme dans les vallées.

L'hirondelle la repassé à mer, et nous arrive avec son vol léger et gracieux ; la cigogne bâtit son nid sur les toits de nos maisons. Les buissons retentissent du chant matinal de la mésange, et d'innombrables papillons voltigent dans nos prairies.

Les arbres se revêtent de leur premier feuillage, devancé même, chez quelques-uns, par une abondance de fleurs blanches ou roses, auxquelles les premiers rayons du soleil donnent un charme si doux, et un parfum d'une saveur incomparable.

Le clair ruisseau a laissé son manteau de glace, pour reprendre sa course joyeuse et vagabonde à travers les prairies ; il rafraîchit l'herbe et les fleurs qui s'étalent sur ses bords, et se mirent dans ses eaux pures et limpides.

Les habitations humaines retrouvent l'animation et la vie, qu'elles semblaient avoir perdues à jamais ; et l'on voit les enfants prendre leurs joyeux ébats devant leurs portes ouvertes. Les moutons, les chèvres, les agneaux errent dans les prairies, dont ils semblent fouler avec bonheur la jeune et fraîche verdure ; tandis que le labourer suit la charrue, ou sème le grain dans les sillons, et se réjouit à la pensée de l'abondante moisson que l'autonne lui réserve.

Toute cette fraîche végétation, cette vie nouvelle du printemps, nous est donnée par le soleil. Il paraît à l'horizon dans un ciel sans nuages ; et chaque jour, on peut constater le progrès de cette résurrection qui se fait autour de l'homme. C'est l'époque que Dieu a choisie pour la belle fête de Pâques.

En ce jour, Jésus-Christ notre Seigneur, après avoir enduré les angoisses terribles de la mort, est sorti triomphant du tombeau : Il a changé ses peines en allégresse ; les ténèbres de la mort ont été remplacées par l'aurore d'une vie nouvelle ; une victoire magnifique a succédé au combat, et la couronne royale aux opprobres de la croix.

Tout ce qui a été fait pour l'humanité de Jésus-Christ, Dieu l'a fait aussi pour ceux qui croient en Lui. Il a envoyé l'Esprit-Saint, cet Esprit de lumière, de chaleur, de vérité, d'amour et de vie, qui a inondé les fidèles de ses dons au jour de la Pentecôte ; et, à dater de ce moment, une vie nouvelle et heureuse a commencé pour les hommes. Après les siècles sombres et froids du paganisme, l'amour de la lumière et de la vérité s'est levé sur le monde, et l'a éclairé de ses ardeurs.

Les fausses divinités furent abandonnées ; on déserta les temples et les autels où tant de sang humain avait coulé ; on les détruisit pour les transformer en églises vouées au vrai Dieu, et la lumière, qui est la vérité apportée par le Christ, réchauffa tous les cœurs que l'égoïsme païen avait glacés.

Dès lors, on vit le riche partager joyeusement ses biens avec le pauvre ; on vit les parents respecter leurs enfants comme un don de Dieu, et les élever avec amour, sans reculer devant les sacrifices les plus pénibles. Et quand Dieu punissait le monde par un châtement universel, les chrétiens se montraient si empressés à secourir les victimes, et à adoucir leurs douleurs, que les païens, témoins de cette charité, s'écriaient : " Voyez comme ils s'aiment ! " Ce qui s'est vu à l'origine du christianisme se retrouve aujourd'hui encore dans tous les pays où la religion chrétienne est librement pratiquée.

Dans bien des contrées où règnent encore le paganisme ou d'autres fausses religions, en Afrique, par exemple, on conduit encore beaucoup d'enfants aux marchés, pour être vendus absolument comme du bétail.

Il y a quelques années, un prêtre italien, ému de pitié, et poussé par la charité chrétienne, prit à cœur le malheur de ces enfants, et il se décida à faire pour eux tout ce qui serait en son pouvoir. Que fit-il ? Il alla quêter de maison en

maison ; et muni d'abondantes aumônes, il partit, avec l'intention de racheter ces pauvres enfants exposés sur les marchés d'Afrique. Ne sachant plus que faire, là-bas, de ces malheureux petits êtres abandonnés, il les emmena en Europe, pour les faire élever dans des familles chrétiennes, ou dans des maisons religieuses, pour en faire de bons chrétiens, des gens heureux et contents. J'ai ouï dire, qu'à lui seul, il a délivré du plus horrible esclavage et d'une mort certaine, près d'un millier d'enfants.

Cet homme s'appelait Nicolas Ollivieri. Partout où il passait avec ses pauvres petites négresses, les catholiques les recevaient avec une grande charité. Mais laissons la parole à ce bon prêtre : " S'il me fallait rapporter ici les témoignages de tendresse et de charité qui furent donnés à ces pauvres petites négresses, cela m'entraînerait trop loin ; qu'il me suffise de dire que, partout où nous passions, aussitôt que l'on apercevait nos petites compagnes, on nous assistait de tout cœur. L'un nous donnait du pain, l'autre des fruits, d'autres des vêtements, des robes, des tabliers et divers objets que l'on jetait avec de l'argent dans la voiture.

" Mais c'était surtout dans les hôtels d'Innsbruck que nous étions traités en enfants gâtés. On nous y logeait toujours pour rien ; et, quand nous partions, ces bonnes gens nous disaient : " Allez en paix, et priez pour nous. " A Botzen, à Innsbruck, à Feldkirch, et dans bien d'autres villes, nous fûmes obligés de retarder notre départ de plusieurs jours, pour satisfaire la curiosité de ces excellentes gens, qui accouraient de toutes parts pour voir les négresses. La foule devint si considérable, qu'on dut faire garder les portes, pour prévenir tout désordre.

" Et personne n'entraîna les mains vides dans la salle où ces enfants étaient réunis. Chacun présentait sa petite offrande avec tant de générosité, que dans cette capitale, qui n'est ni grande, ni riche, nous reçûmes mille petites pièces de cuivre et d'argent, sans parler des billets de banque, et d'une chaîne d'or qu'une dame détacha de son cou pour en orner celui d'une petite négresse. Qu'y avait-il de plus beau et de plus édifiant à voir que ces petites négresses, exprimant par des gestes leur joie et leur reconnaissance. Leur extérieur si modeste, si affable leur gagnait les cœurs ; et tous sortaient en bénissant Dieu d'avoir, dans sa grande miséricorde, arraché ces petits êtres à la barbarie, pour en faire de bons chrétiens.

C'est ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ, par l'entremise d'un seul homme, a donné une vie nouvelle à toute cette jeunesse. Après l'hiver est venu, pour l'âme comme pour le corps de ces pauvres enfants, le printemps, avec sa joyeuse fête de Pâques.

Le 5 mai, je te raconterai, mon enfant, l'histoire détaillée d'une de ces petites négresses ; et si tu trouves là, comme dans bien d'autres passages de ces légendes, des enfants à qui leur piété a assuré des jours heureux et bénis, songe bien que cette vie si douce et si belle de l'enfant, que ce printemps qui s'éveille dans son cœur, est l'œuvre de la charité féconde de Jésus-Christ. Par ses souffrances et par sa mort, il a détruit le péché, qui est la source de tous les maux. Or, un cœur d'où le péché sort, par une bonne confession, est semblable à une contrée d'où l'hiver fuit, pour faire place au printemps. La joie et la paix renaissent dans le cœur de cet enfant, de bonnes pensées traversent son âme, comme les oiseaux qui chantent tout en fendant les airs ; et les bonnes résolutions y fleurissent, comme les violettes de mars, au soleil, sur le versant d'une fraîche colline. L'enfant qui commet le péché, au contraire, est triste, inquiet, maussade, d'humeur inégale et sombre, peu disposé au travail et à la prière, à charge aux autres et à lui-même. Veux-tu avoir le cœur toujours content, et devenir un enfant gai et heureux ? éloigne le péché de ton âme ; ou, si tu as encore le malheur de commettre une faute, demandes-en pardon à Dieu, hâte-toi de t'en accuser avec sincérité et contrition, et tu verras reparaitre les beaux jours de ces jours comme il y en a tant dans la vie des enfants dont tu vas lire l'histoire, car ce que dit le proverbe est bien vrai :

" Rien de plus doux que le souvenir du bien qu'on a fait. Une bonne action est un doux oratoire. "

CÉLÈBRES

CONVERSIONS CONTEMPORAINES

PAR

Le R. P. HUGUET

Un volume in-12..... Prix franco 75 cts.

M. LOUIS VEUILLOT.

Dans son ouvrage *Rome et Lorette*, M. Louis Veuillet a écrit son histoire et le récit de sa conversion avec une éloquence émue qui rappelle les meilleurs livres de ce genre.

Ouvrier de la dixième heure, comme il se nomme, il s'est proposé, avant tout, de faire du bien à ses frères, en leur racontant les miséricordes de Dieu sur son âme.

" La vie du chrétien, dit-il, doit n'être qu'un effort de conversion sur lui-même et sur les autres ; en se convertissant, il prêche ; en prêchant, il se convertit. C'est la pensée que nous ayons tous, et que j'exprime. Puis-je en profiter dans la pratique, et ceux qui me hont m'accorder à cette fin le secours de leurs prières ! "

C'est dans ce livre que nous avons puisé nos renseignements sur la première partie de la vie et sur la conversion de ce grand défenseur de l'Église à notre époque.

Nous le laissons souvent parler lui-même, quelquefois nous nous contenterons de l'analyser. Nous ferons aussi des emprunts à ses autres écrits, afin d'éclairer et de compléter certains passages.

§ I. — Touchants détails sur les parents de M. L. Veuillet.

M. L. Veuillet ne craint pas, malgré les sarcasmes des libres-penseurs, de raconter son humble origine et la position précaire de ses parents. Nous plaignons ceux qui n'ont pas assez de cœur pour sentir tout ce qu'il y a de touchant dans ces lignes.

" Il y avait autrefois, non pas un roi et une reine, mais un ouvrier tonnelier, qui ne possédait au monde que ses outils, et qui, les portant sur son dos, l'hiver à travers la boue, l'été sous l'ardeur du soleil, s'en allait à pied de ville en ville, de campagne en campagne, fabriquant et réparant : tonneaux, brocs et cuiviers ; s'arrêtant partout où il y avait de l'ouvrage, repartant aussitôt qu'il n'y en avait plus ; heureux s'il emportait de quoi vivre jusqu'au terme de sa course nouvelle, mais sûr de laisser derrière lui bonne renommée, et de trouver, lorsqu'il reviendrait, bon accueil. Il se nommait François. Il était né dans la Bourgogne ; il ne savait pas lire ; il ne connaissait que son métier, qu'il avait appris par des efforts prodigieux d'intelligence et de courage ; étant le septième ou le huitième orphelin d'un cultivateur, obligé depuis sa tendre enfance de gagner sa vie au jour le jour, plus souvent appelé à donner aux siens qu'à en recevoir, n'ayant eu pour l'instruire que sa persévérante assiduité. D'ailleurs, garçon de force et de mine pacifique d'esprit, ferme de cœur ; en querelle seulement avec la mauvaise fortune, à laquelle il tenait tête sans sourcilier, plus prompt à user de ses robustes mains pour le travail que pour le combat, sachant toujours faire à l'aumône, sur le prix de ses sueurs, la part qu'il ne songeait point à faire au plaisir ; son plaisir était la paix de son âme innocente et la joie de ses vingt-cinq ans, qui jetaient un brave défi à toutes les rigueurs du travail et de la pauvreté. Un jour, traversant une bourgade du Gâtinais, il vit, à la fenêtre encadrée de chèvrefeuille d'une humble maison, une belle et robuste jeune fille qui travaillait en chantant, et ralentit sa marche, tourna la tête, et ne poussa pas sa route plus loin. La fille était vertueuse autant qu'agréable ; elle aimait le travail ; l'honneur brillait sur son front parmi les fleurs de la santé et de la jeunesse, un sens droit et ferme réglait ses discours ; les fortunes étaient égales ; les cœurs allaient de pair ; le mariage se fit. Riche désormais d'une bonne et fidèle compagne, le pauvre ouvrier nomade fixa sa tente aux lieux où la Providence avait permis qu'il trouvât ce trésor, persuadé que là aussi se trouverait le pain, jadis errant, de chaque jour. Un enfant naquit. Des ambitions jusqu'alors inconnues entrèrent avec lui dans la pauvre demeure ; mais le plus arrêté de tous les grands projets formés autour de son berceau fut de lui apprendre à lire, — afin, sans doute, que quand l'âge serait venu, pour lui aussi, d'aller chercher son pain par le monde, le père et la mère, informés des vicissitudes de sa destinée, ne le perdissent pas tout à fait.

" Si je suis le premier de mon nom et du nom de ma mère qui ait su lire, ou tout au moins qui ait su un peu d'orthographe, c'est probablement après Dieu, à ce craintif instinct de l'amour paternel et de la pauvreté que je le dois.

" Mon père et ma mère se conduisaient d'après les règles d'une probité rigide ; ils élevaient à la sueur de leurs fronts quatre enfants, car après les deux garçons étaient venues deux filles ; ils travaillaient sans cesse ; pas de fête, pas de repos, pas de nuit, en quelque façon, pour eux ; ils ne cessaient de travailler que quand l'excès des fatigues et des privations amenait une maladie ; ils nourrissaient de leur sang et de leurs jours cette nombreuse famille qui avait toujours faim ; ils venaient, avec une générosité sublime, au secours de leurs parents, encore plus misérables qu'eux. Hélas ! ils remplissaient de la religion

tous les devoirs, moins ceux qui consolent et qui font espérer. En nous épargnant tout ce qu'ils pouvaient nous sauver de leurs souffrances, ils ne savaient que nous dire : " Habitez-vous à la peine, vous en aurez ! " Et pas un mot de Dieu. Je le dis à la honte de mon temps, non à la leur : ils ne connaissaient pas Dieu. Enfants tous doux à l'époque où l'on massacrait les prêtres, ils n'en avaient point trouvé dans leurs villages pour les élever, et tout ce qu'en vieillissant ils avaient entendu dire aux plus habiles qu'eux, de l'Église et des ministres de la religion, leur en inspirait l'horreur. Seulement, ma mère, par un reste des traditions de sa mère, voulait que j'allasse le dimanche à la messe, où elle venait aux grandes fêtes, et m'avait appris quelques brèves de l'Écriture, que je récitais au pied de mon lit.

§ II. — Souvenirs d'enfance et première communion.

" Partageant le sort des enfants du pauvre dans ce qu'il a de plus mauvais, je n'eus point le bonheur d'aller à l'école des Frères. Ma mère nourrissait contre ces bons religieux les préventions que l'on répand dans le peuple, aveuglé et traîné jusqu'à ne plus comprendre la charité. D'ailleurs, le conseil municipal du lieu que nous habitons avait, dans l'ignorance de sa tyrannie subalterne, pris des mesures pour que les Frères n'y vissent pas faire concurrence à l'école mutuelle, qu'il protégeait. Je fus donc privé dans cette infâme école mutuelle, il fallait tous les mois deux journées de travail de mon pauvre père, je n'y pense que la sueur au front, mon père en est mort à la peine ; il fallait deux journées de ce travail pour payer les leçons de corruption que je recevais de mes camarades, et d'un maître qui était vire les trois quarts du temps.

" Cet état du conseil municipal, n'ayant pas assez, pour sa soif, de sa classe et de son monopole, tenait encore à l'abandon de la lecture, et nous faisait porter aux dames et aux parents de l'endroit les romans de Paul de Kock, de Lamoth-laugon, de tous les auteurs enfin qui pouvaient plaire à des conseillers municipaux de la baulterie, en 1824, après qu'il avait fait l'éloge de ces productions charnelles, c'était son mot par des circulaires par nous écrites sous sa dictée. On pense si nous nous privions de ces beaux ouvrages en les copiant ainsi. Je n'y manquais pas pour ma part, et il est tel de ces lectures maudites dont mon âme portera toujours les odieuses plaies. Cependant l'école était religieuse ; nous avions régulièrement congé à quelques fêtes, jours où non moins régulièrement notre vénérable instituteur se couchait mort-vivant ; et l'on nous faisait le catéchisme ! C'est, souvenir abominable ! à la suite de cet enseignement que je fis ma première communion. Que le crime en retombe sur d'autres têtes ! je n'ai pas à le porter tout entier. Ils sont heureux ceux qui marchent dans la vie sous la protection des souvenirs et des grâces de ce bon jour ! On m'enleva ce bonheur. Poussé à la table sainte par des mains ignorantes ou tout à fait impies, je m'en approchai sans savoir à quel pointable et saint banquet je prenais part ; j'en revins avec mes souffrances, je n'y retournai plus. Partout-mot, mon Dieu, et pardonnez-moi ! Je ne confesse que pour la gloire de vos miséricordes un crime dont vous avez bégayé m'absolvant, et, tandis que je tremble devant l'immensité des bienfaits que j'ai reçus avec si peu de mérite, vos enfants les plus chers s'élèveront avec un miracle de cette efférence, qui, malgré tout l'oubli, m'a voulu rappeler, plus tard à la participation de vos saints mystères profanes. — Fin.

§ III. — Choix d'un tat ; crises de la jeunesse

Ma première communion faite, j'eus à gagner ma vie. À la maison, Pappetit allait croissant, en même temps que décroissaient, usés par un rude travail, les forces de mon père. Ma plus jeune sœur marchait seule ; son premier pas, rendant ma surveillance moins nécessaire, avait, par le fait, supprimé le seul emploi qui me fût possible de remplir au profit de la famille. Je n'étais plus qu'un consommateur inutile ; il fallait songer à me donner un état.

" Le soir, au coin de l'âtre où fumait un avortin, l'on tenait conseil ; et, comme le petit Poucet, j'écoutais en feignant de dormir. " Que ferons-nous de lui ? disait mon père. — Eh ! mon Dieu, reprenait sa femme, un malheureux ! et elle essayait une larme. — Il serait bon horloger, continuait le digne homme. — L'apprentissage, reprenait-elle, coûte cher. — Ébéniste ? — C'est trop long. — Maçon ? — C'est trop pénible. — Cordonnier ? — C'est trop sale ! "

" Puis les rôles changeaient. — Ma mère faisait les propositions, mon père objectait. " Plaignez-le chez notre tailleur, disait un frère ; c'est un ami, il en aura soin, et nous prendra pas grand'chose. Bah ! s'écriait mon père ; tailleur ! un métier de femme et d'estropié ! — Eh bien ! mettons-le chez un épicière. — Un état de bête ! D'ailleurs, il ne pourra jamais acheter un fonds. " Au milieu de ces incertitudes, une maladie de mon père vint tout précipiter. Il fallait absolument vivre. Des ans passèrent, et, me cher-

LE

CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

Charles Barthelemy

Un volume in-12..... Prix franco 75 cts.

chère une place, il ne s'agissait plus d'appréhender un métier. Vingt francs par mois me furent offerts dans une étude; on m'y plaça. Informée de ce que j'aurais à faire, ma mère y vit un commencement pour devenir juriste; c'était un bien petit commencement. Mais le main du Seigneur dirigeait cela.

"J'allais demeurer hors de la maison paternelle. J'avais treize ans.

"Abandonné dans le monde, sans guide, sans conseils, sans amis, pour ainsi dire sans maître, à treize ans sans Dieu! O destinée amère! Je rencontrai de bons cœurs; on ne manqua pour moi ni de générosité ni d'indulgence, mais personne ne s'occupa de mon âme, personne ne me fit boire à la source sacrée du devoir. Les rues de Paris faisaient l'éducation de mon intelligence, les propos de quelques jeunes gens au milieu desquels j'avais à vivre, celle de mon cœur. Hors un, qui vint trop tard et s'en alla trop tôt, ils n'imaginaient point qu'il y eût quelque retenue à s'imposer devant l'enfance... Au moins, dans la pauvre maison de mon père, on disait parfois: "Que Dieu ait pitié de nous!" Mais maintenant je n'entendais plus que des impiétés railleuses: là le *Constitutionnel* et le *Courrier Français* étaient prophètes; là personne, si ce n'est moi peut-être, ne manquait de pain, et quand, dans ma misère, dans mon isolement, dans ma servitude, j'avais tant besoin de savoir une prière, c'était le blasphème qu'on m'apprenait, le blasphème que je voyais partout, que j'entendais dans tous les discours, que je lisais dans tous les livres, que j'adorais dans tous les spectacles où s'arrêtaient mes yeux. Ni en bas ni en haut de l'échelle, autour de moi, ni au-dessus de moi, je ne voyais rien qui m'enseignât à prier.

"J'avais dix-sept ans quand je vis les médiocres enfants de la bourgeoisie, qui m'entouraient, s'applaudir d'avoir démolé l'autel et le trône; j'avais dix-huit ans quand je vis la bête féroce abattre les croix: déjà mes anciens compagnons se félicitaient moins, mais j'applaudissais à mon tour. Eux ni moi nous pensions à voir dans la croix le signe du salut, le signe de la liberté, les deux bras divins étendus pour protéger le monde; mais comme le pouvoir d'alors, ils contemplaient avec une inquiétude lâche cette affreuse audace. Tout ce qui tombait excitait ma joie: je me voyais condamné à n'habiter partout que la poudre des grands chemins, et déjà je disais des choses qui allaient les épouvanter. J'avais raison dans ma joie sauvage: la place que je cherchais m'était préparée.

M. Louis Veuillot raconte ensuite ses premières armes dans la mauvaise presse, et le travail qui se faisait dans son esprit:

"J'étais dévoué: la jeunesse a besoin de se dévouer. Quant aux nécessités véritables de la société, quant aux bases de l'ordre, aux droits et aux devoirs inhérents par le fait au titre de citoyen, ni moi, ni la presque totalité de mes lecteurs, ni mes adversaires, — c'est une justice que j'ai à nous rendre, — n'en savions un mot. Nous étions, dans un petit chef-lieu de Gascogne, trois journalistes en dispute réglée pour peu de chose. Si je crois aujourd'hui que ma thèse était la meilleure, je le crois par des raisons qu'alors je ne soupçonnais pas, et je ne crois point du tout que je l'aie bien défendue. De ces querelles mesquines, de ce dévouement fourvoyé, de ces passions ignorantes, j'essayais de remplir une âme où chaque jour mouraient les fragiles fleurs du printemps; mais plus j'allais, puis il s'y trouvait des places vides, et dans ces landes désolées germaient bien des remords.

"Souvent ému sur ce point, seul avec moi-même, je cherchais à pénétrer les mystères de l'homme intérieur. J'y trouvais de l'ennui: l'ennui me semblait légitimer le goût du plaisir. Mais le goût du plaisir blessait la conscience, jetait mille troubles dans l'âme, enfantait d'odieuses douleurs. Pourquoi cela? Qu'est-ce que la conscience? Je ne comprenais pas.

"Je me disais: Vivons en stoïques: ce sont les mécomptes qui font la tristesse... — Tous les jeunes gens, dans l'agonie de leur candeur, ont forme de ces résolutions: ils savent ce qu'elles durent. L'ennui était toujours là; je me retournais toujours vers les plaisirs.

"Je me disais: suivons le torrent, puisque l'homme est ainsi fait, puisqu'il vire et roule à tout vent qui passe, étouffons dans les chants, dans les ivresses, tous ces importuns murmures: c'est la lutte qui fait le trouble et l'ennui... — Mais la conscience criait toujours.

"O rêves de ma faiblesse et de mes ténèbres! dans quels délires vous m'avez jeté! quelles angoisses ne vous dois-je pas! et cependant que Dieu soit béni! Quand j'étais l'enfant nu, seul et affamé, la Providence veillait à me vêtir, me donnait du pain, et m'imposait le travail pourvoyait encore aux nécessités à venir de ma vie. Maintenant que mon esprit, comme un terrain ensemençé durant l'hiver, me donnait l'abondance de sa moisson, cette même Providence, soigneuse de mon âme parmi les facilités de la vie matérielle, me tourmentait de la soif et de la faim des solides vérités.

"Que n'allais-je tout de suite à Dieu! Faut-il le dire? Je pensais n'avoir rien à fuir de ce côté: je me croyais de la religion. J'avais en effet la religion de la lyre, cette piété des rimeurs de notre temps, qui consiste à remplacer Jupiter par Jehovah, l'amour par un ange, et à faire intervenir, par une profanation détestable, le nom virginal de la Reine du Ciel dans les élégies que l'on adresse aux Philis et aux Chloés. Sans nier l'existence de Dieu, je ne connaissais rien, absolument rien de la loi chrétienne. Je lisais dans les écrits des penseurs de nos jours les plus profonds, les plus écoutés, les plus applaudis, que le christianisme avait été beau, utile; mais qu'il était mort, et je croyais très volontiers qu'en effet le christianisme était mort.

"Rien autour de moi ne me disait qu'il végétait dans la ville que j'habitais il y avait sans doute d'honnêtes gens; il n'y avait pas un homme à ma connaissance (pas un!), ni fonctionnaire, ni professeur, ni magistrat, ni vieux, ni jeune, qui

remplît ses devoirs religieux; pas une mère de famille qui eût une fois parlé en ma présence, à ses enfants de Dieu, de l'Église, ou de quoi que ce soit qui eût le moins du monde rapport à la religion.

"J'en étais là quand je reçus une lettre de mon ami Gustave. Il m'annonçait qu'il était chrétien, ajoutant, pour se faire mieux comprendre, qu'il avait un confesseur et qu'il communiait. Ma pensée fut que quelque malheur effroyable venait sans doute de le frapper. J'allai lire sa lettre à l'homme le plus éclairé que je connus autour de moi. "Qu'en pensez-vous? lui demandais-je. — Notre ami, me répondit-il, est fou."

"Or Gustave ne s'était point laissé entraîner à un de ces hymnes de reconnaissance qui jaillissent du cœur des nouveaux chrétiens comme l'eau jaillit du rocher touché par Moïse. Mieux inspiré sur ce qu'il fallait me dire, il m'avait tracé avec calme un exposé clair et rapide des consolations que la religion apporte et des devoirs qu'elle prescrit. Il est fou! voilà le premier jugement que j'entendis porter sur l'Évangile et sur les cœurs qu'il soumet.

"Inquiet, je fis cent lieues; je vins voir Gustave: je ne le trouvai ni malade ni fou, mais joyeux quoique dans une situation de fortune assez pénible; plein d'espoir, surabondant de confiance, m'aimant d'une tendresse plus vive que jamais, enfin un chrétien. Il me fit le récit de ses combats: c'étaient les miens; il me pressa de l'imiter dans le dernier effort qui lui avait donné la victoire. Hélas! le prix même du triomphe me fit peur. Fuyant la lumière après l'avoir entrevue, je revins plus troublé que je ne l'étais en partant. Ce que j'avais compris, sans dissiper mes doutes, y mêlait des terreurs. Aux clartés incertaines du crépuscule, nous croyons voir sur le chemin de menaçants fantômes, là où le plein éclat du soleil ne nous montrerait que des objets utiles et charmants.

"Chose étrange! ces terreurs durèrent peu, les doutes mêmes cessèrent; et pourtant le plein jour n'était pas venu: c'est que j'avais méprisé la grâce. Dieu me laissa dormir un temps dans la fange de mes iniquités. Vous qui dormez dans le même lit, du même sommeil, ne vous hâtez point de me trouver heureux; luttiez contre ce sommeil funeste, sortez-en! J'en ai porté, j'en porte encore la peine. Ce sont des plaies que je ne montre qu'à Dieu. Si je pouvais avoir des ennemis, je n'en aurais pas à qui ma haine voudrait soulever l'horreur d'un semblable repos.

"Gustave, cependant, priait pour moi; il songait aussi à mon avenir temporel, que j'avais toujours abandonné à tous les vents de la terre, et par ses soins je vins à Paris."

§ VI. — Le travail de la grâce.

M. Veuillot entre ensuite dans quelques détails sur son séjour dans la capitale de la France. Il sur les dangers qu'il y courut, sur ses ennuis et sur les grâces que Dieu lui ménagea.

"J'allai où m'entraînaient d'inquiets désirs et mes vieux ennuis qui renaissaient plus pressants. Mais j'avais beau porter partout mes lèvres, je ne buvais qu'à des coupes troubles. J'étais plein de jugements sévères contre tout homme et tout nom qui passait sous mes regards; puis, quand j'avais donné cours à mon mépris, je bnisais la tête, j'écoutais mon cœur, mon cœur plaidait pour tout ce que je venais de condamner. Je me disais avec accablement: Je ne vaudrais pas mieux. Hélas! trop souvent j'ai le dire encore. Pourtant, vous le savez, mon Dieu, ce n'est plus du même accent que je le dis.

"A cette époque, Dieu encore m'envoya le secours de deux bons livres. Des personnes aussi éloignées de la foi qu'on peut l'être, sans que je leur eusse rien dit de mes préoccupations, dont elles auraient ri, me mirent dans les mains ces ouvrages, qu'un prêtre et qu'un confesseur n'auraient pas choisis plus à propos. C'était l'introduction à l'*histoire de sainte Elisabeth*, de M. de Montalembert, et le beau travail sur l'*Action du clergé dans les sociétés modernes*, de M. Rubichon. Quelques articles de M. Carné me passèrent aussi sous les yeux. Je veux remercier ici ces pieux et savants auteurs du bien qu'ils m'ont fait. M. de Montalembert, au point de vue de l'histoire, M. Rubichon, au point de vue de l'organisation sociale, M. Carné, sur les problèmes du temps actuel, éclairèrent puissamment mon esprit, et le forcèrent au moins d'admirer la haute intelligence et la haute vertu de l'Église, à défaut de sa divinité, que je niais toujours. Qui, j'avais voyais sage, prévoyante, courageuse, toujours forte et toujours charitable, et je vous admirais, ô Mère! mais sans vous aimer, c'est-à-dire sans vous comprendre; et n'est-ce pas vous outrager que de vous honorer ainsi?"

"Savoir, intelligence, raison: choses vaines, sans l'obéissance et l'amour! Pour y voir plus clair, je ne m'en conduisais pas mieux. Je repoussais l'enseignement de cette Église qui m'apparaissait sur naturelle en ses œuvres, et parce que je le repoussais, la magnificence de tant de force, la merveille de tant de choses accomplies, le tant d'ennemis vaincus, ne m'apprenaient à remplir aucun devoir, et ne m'aidaient à vaincre aucune passion.

"Et j'étais toujours dans le combat; j'avais toujours sur le cœur l'arrière-goût d'un plaisir empoisonné. Mécontent et sombre au fond de toutes les ivresses, rongé de soucis dans le sein de l'abondance, tantôt je voulais à tout prix agrandir ma fortune, tantôt je regrettai amèrement ma misère passée. J'étais honteux des brèches faites à ma conscience, j'étais las des débris d'honnêteté qui restaient.

"Seul avec moi-même, je ne pouvais réunir, ni en politique ni en morale, deux idées qui ne fussent en désaccord, et entre lesquelles je ne me sentisse indifférent. Je perdais le sens du juste et de l'honnête, je perdais jusqu'à la volonté du combat, jusqu'au désir de la force.

"Et je ne me donnais pas deux mois pour n'être qu'un de ces condottieri de la plume, qui vont d'un camp dans l'autre pour vendre moins encore leur bravoure que leur inactivité,

"Illusions de ma jeunesse, généreux désirs et généreuse fierté de mon âme, orgueil de l'honneur, orgueil du devoir, dévouement, amitié, amour, tout était souillé, tout expirait, tout allait être anéanti.

"J'avais jeté vers le ciel ma dernière plainte, et je consentais à tout. Ma situation n'était plus la fatigue, c'était le râle; l'état où j'allais tomber n'était plus le sommeil, mais la mort.

"Certes, Dieu m'a sauvé et m'a bien sauvé! Il m'a pris au fond de l'abîme et m'a emporté entre ses bras. Je ne pouvais plus me sauver moi-même.

"Je ne sais quelle pensée me mena chez Gustave. Je le vis entouré de cartes, de paquets, d'objets de toutes sortes, se préparant à partir pour un long voyage.

"— Viens avec moi, dit-il; sors de Paris, sors de la France; emploie une année à courir le monde; peut-être tu l'en trouveras bien." Jamais pareil projet ne m'était venu; je n'avais pas les moyens de faire ce voyage; par mille raisons c'était une folie.

"Huit jours après, cependant, j'avais quitté Paris, et le cœur déjà plus léger, je courais sur la route de Marseille. Je croyais aller à Constantinople; j'allais plus loin. J'allais à Rome, j'allais au baptême!"

§ V. — Son voyage à Rome.

M. Veuillot, qui devait plus tard respirer le parfum de Rome, raconte avec beaucoup de charme son premier pèlerinage en la Ville sainte.

"Lorsque, en fermant dans l'étroite case de ma cabine, comme dans un cercueil, j'entendais les flots, qui secouaient le navire, battre avec violence la mince cloison qui me séparait d'eux, je sentais combien j'étais peu de chose au point de vue de ma pauvre personne, et parfois j'avais l'instinct des grandes vérités qui nous relèvent tant. Gustave chantait une prière que de pures et pieuses âmes avaient dite pour nous le jour du départ: *Ave, maris Stella*. — Quelle était donc cette étoile de la mer, dont les rayons protégeaient au milieu des flots le faible et tremblant voyageur? Je l'ignorais encore; mais j'avais beau être incroyant, j'avais aussi besoin d'être aimé, et je me sentais plus calme sous cette protection mystérieuse. Non, nous ne devons jamais douter de l'amour de Marie! Donnons-lui pour enfants tous ceux qui ne la veulent pas pour mère: elle leur fera sentir sa tendresse, et, dans l'orage et la tempête, on dépit d'eux-mêmes, par instinct, ils suivront cette étoile qui mène à Dieu..."

"Tout à coup, du sommet d'une petite hauteur, quelque chose se montre au fond perdu de l'horizon: "C'est Saint-Pierre!" s'écria Gustave avec une expression de religieuse tendresse. "C'est Rome!" dis-je en même temps avec une joie de collégien.

"Deux heures après nous entrâmes dans Rome par la porte Cavaligiera. Comme nous longions les colonnades de la place Saint-Pierre: "Quel beau jour! me dit Gustave en me serrant la main. — En vérité," répondis-je.

"Mais je ne savais pas encore combien ce jour était heureux pour moi. C'était le 15 mars 1838. Le public à qui je m'adresse ne me blâmera pas de consacrer ici une date qui n'a d'intérêt que pour le narrateur.

"Catholique ou Protestant, croyant ou incrédule, que l'on fasse profession de bel esprit, que l'on suive naïvement les impressions d'un bon et simple cœur, sous quelque ciel que l'on soit né, de quelque pensée que l'on soit imbu, je n'imaginerai pas un sang si froid, une situation de l'âme telle, que l'on puisse entrer sans beaucoup d'émotion dans Saint-Pierre de Rome. Dans cette église même, on appelle Confession de Saint-Pierre le lieu où les reliques du Prince des Apôtres reposent avec celles de saint Paul. C'est un caveau placé sous le baldaquin de bronze qui forme un dais gigantesque au-dessus du grand autel. Autour de l'escalier de marbre qui conduit à ce caveau, règne une balustrade magnifique; cent cinquante lampes d'argent y brûlent toujours. C'est devant cette balustrade qu'on vient avec plus de prédilection et de tendresse s'agenouiller et prier tous les chrétiens que leur bon ange gardien conduit à Rome. Que de fronts s'y sont appuyés! Que de larmes y ont coulé

depuis celles qu'y versa Constantin! Que de lèvres pieuses en ont poli le métal! J'y devais aussi pleurer un jour, et ce jour était proche, mais je rapporte ici les émotions du curieux et du sceptique. Celles du chrétien, dont le cœur purifié par la pénitence n'a plus que des regrets, de la foi, de l'amour, ne se disent point sur la terre et n'ont de langage qu'au ciel.

"Une émotion étrange encore, qui fut vive du premier coup (et qui depuis ne s'est point affaiblie, loin de là!) est celle que me firent éprouver ces nombreux confessionnaires distribués dans Saint-Pierre, et qui portent pour enseignes toutes les langues de l'Europe. C'est une chose inspirée par le Saint-Esprit, comme ces cérémonies si imposantes, si belles, comme ces hymnes ravissantes qu'on chante aux offices, comme ces rites sublimes qui marquent tout le culte catholique d'un signe éclatant et divin.

"Ainsi, mon Dieu, vous voulez bien qu'on vous apporte ici des souillures ramassées dans tous les coins du monde! qu'on les y laisse! et qu'après tant de courses incertaines, on puisse dater de Saint-Pierre de Rome et de la demeure du suprême Vicaire de Jésus-Christ le point de départ d'une vie toute nouvelle, où l'on sera soutenu par votre amour, et qui aura votre sein paternel pour terme et dernier but.

"Mes amis avaient obtenu la faveur d'entendre la messe dans la petite chapelle si spécialement sanctifiée par ce tombeau des Apôtres, le plus auguste du monde après le tombeau sacré de Jérusalem. J'y descendis avec eux. Nous y rencontrâmes un respectable vieillard, M. le comte de..., qui puisait dans les sentiments d'une haute piété un courage que les lentes douleurs de l'âge et de la maladie s'efforçaient en vain de lui ravir. C'était, depuis dix ans, peut-être la première fois que j'assistais au saint Sacrifice; c'était la première fois de ma vie que j'y faisais attention. Je me tenais derrière les autres, debout, dans le plus sombre recoin de la chapelle, et je suivais avec une curiosité émue cette messe dont le silence solennel avait pour mon cœur je ne sais quoi de menaçant.

Le comte Adolphe et sa femme y communieraient. Lorsqu'ils quittèrent la sainte Table pour revenir à leur place, je vis sur leurs traits, faiblement éclairés par les cierges de l'autel, tant de recueillement, tant de sérénité, la peinture enfin d'une paix si profonde, que j'en fus pour ainsi dire aigri. Je jetai les yeux sur Gustave: il était prosterné dans la prière. Je me trouvai malheureux; je trouvai Dieu injuste envers moi de m'exclure seul de cette paix et de cette joie, la même pour le vieillard mourant, pour les jeunes époux, pour le père loin de ses enfants, et souverain dans tous les cœurs. Il me semblait que les autres étaient en ce lieu dans la maison de leur père, que j'y paraissais, moi, comme un étranger dont on ne s'occupe pas. Certes, j'étais bien injuste; car indépendamment de Dieu qui ne cesse jamais de s'occuper de nous, mes amis encore m'avaient présent dans leur pensée; ils m'offraient à Dieu, j'en suis sûr; ils lui disaient: Père, ne voulez-vous point aussi ramener cet enfant, qui ne vous connaît pas même plus depuis le temps qu'il vous a quitté? — Mais je ne savais pas tout ce que l'amour de Dieu met de charité en nos cœurs, et combien nous nous unissons dans la prière à tous ceux qui ne prient pas, pour essayer de les entraîner avec nous..."

"Soyez béni, mon Dieu, d'avoir eu si tendrement pitié de moi! d'avoir mis dans mon âme un sentiment de justice que je ne pouvais vaincre, un sentiment d'honneur que je ne pouvais étouffer et qui m'aurait toujours! de m'avoir soumis aux continuelles persécutions de la conscience, à l'implacable dégoût de mes plus violents désirs, à l'insupportable remords de mes mauvaises actions! et, quand vous avez vu que toutes ces choses ne suffisaient pas, de m'avoir enlevé soudainement du théâtre de mes misères, comme on emporte un enfant malade pour lui faire respirer sous d'autres cieux un air meilleur. Soyez béni de m'avoir présenté goutte à goutte, par des mains amies, et dans Rome, ce vaste enduit du miel des miracles, le breuvage salutaire qui m'a guéri; la doctrine, maintenant adorée, où je vous vivre toujours, et pour laquelle j'espère que je saurai mourir comme vos martyrs bienheureux. Amen.

(A suivre)

5,000 lbs. CIRE BLANCHE

10,000 lbs. PARAFFINE AMERICAINE

R. J. DEVINS,
PLACE DU PALAIS DE JUSTICE, MONTRÉAL.